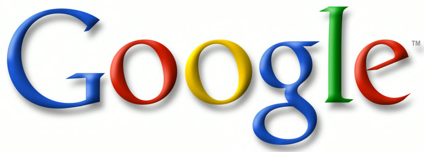



A 3 9015 00369 599 9
University of Michigan – BUHR

Philip Payne.
[illegible] 1887.

L'AVARE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR

MOLIÈRE, Jean Baptiste Poquelin

With Voltaire's Life of the Author, Grammatical and Explanatory Notes, the Argument of each Act, and a Vocabulary

BY

GUSTAVE MASSON, B.A., Univ. Gallic.
Officier d'Académie,
ASSISTANT MASTER AND LIBRARIAN OF HARROW SCHOOL.

"...Molière's scene
Chastis'd and regular, with well-judged wit,
Not scatter'd wild, and native humour grac'd.
Was life itself."

THOMPSON.

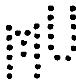
Tenth Edition, entirely revised.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie.
LONDON: 18, King William Street, Charing Cross.
PARIS: 79, Boulevard Saint-Germain.
BOSTON: Carl Schoenhof.
1886.

J. S. LEVIN,

ENGLISH AND FOREIGN STEAM PRINTING WORKS,

75, LEADENHALL STREET, LONDON, E.C.



TO

KATHARINE D. DOULTON

THIS EDITION

OF ONE OF HER FAVOURITE PLAYS

Is affectionately Dedicated.

GUSTAVE MASSON.

INTRODUCTION.

A New Edition of this play being called for, I have availed myself of the opportunity of entirely recasting the notes, and adding a vocabulary, borrowed mainly from the late M. Génin's "Lexique de la Langue de Molière." The text is that of M. Lavigne's excellent little volume,* which is a faithful reprint of the *editio princeps* (1669), collated with the edition of Molière's complete works, published in 1682.

Voltaire's biographical sketch appropriately prefaces this amusing comedy; the notes are partly of a literary, partly of a philological character, the latter being those which from their length could not well be included in the vocabulary. The literary appreciations, taken from the best commentators, such as La Harpe, Bret, Auger, MM. Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Vinet, Géruzez, etc., etc., will, I trust, be found useful. The passages of Plautus and other writers, which Molière has imitated, are added, together with the principal readings of the play itself, and a number of biographical, historical, and bibliographical details.

GUSTAVE MASSON.

* "L'Avare," comédie, édition publiée conformément aux textes originaux, avec une notice, une analyse, et des notes philologiques et littéraires, par R. Lavigne, agrégé des lettres, professeur au Lycée Henri IV. 12mo, Paris and London, Hachette & Co.

VIE DE MOLIÈRE

PAR VOLTAIRE.

Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté, et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentiments du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris, en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les Piliers des Halles. Son père, Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre tapissier chez le roi, marchand fripier, et Anne Boutet, sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient: il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parents obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux-arts les ont cultivés malgré leurs parents, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège, et il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une

pension, et l'envoya externe aux Jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois qui croyait la fortune de son fils perdue s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui, depuis, fut le protecteur des lettres et de Molière.

Il y avait alors dans ce collège deux enfants qui eurent, depuis, beaucoup de réputation dans le monde : c'étaient Chapelle et Bernier : celui-ci connu par ses voyages aux Indes, et l'autre célèbre par quelques vers naturels et aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel ; et, pour lui donner de l'émulation, il faisait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parents étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire et pris au hasard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Épicure, qui, quoique aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école, et n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collège, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'execer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans le voyage que ce monarque fit en Languedoc, en 1641 ; et, de retour à Paris, sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-

lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un État quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville : ils jouaient les pièces de Hardy, de Monchrétien ou de Balthazar Baro.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode, et il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation : ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres ; on l'appela l'*Illustre Théâtre*. On voit, par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé Magnon, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur l'Illustre Théâtre.

Ce fut alors que Poquelin, sentant son génie, résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de ses talents de l'utilité et de la gloire.

On sait que, chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de Molière, et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des comédiens d'Italie et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était Le Grand, s'appelait Belleville dans la tragédie, et Turlupin dans la farce, d'où vient le mot de *turlupinade*. Hugues Guéret était connu, dans les pièces sérieuses, sous le nom de Fléchelles ; dans la farce, il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait Gautier-Garguille. De même, Arlequin et Scaramouche n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déja eu un comédien appelé Molière, auteur de la tragédie de *Polyxène*.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France; il employa ces années à cultiver son talent et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes Italiennes, dont il faisait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais, très informes, tenaient plus du mauvais théâtre Italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc, pour la province, *le Docteur amoureux*, *les trois Docteurs rivaux*, *le Maître d'école*, ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre: l'une est *le Médecin volant*, et l'autre *la Jalousie de Barbouillé*. Elles sont en prose et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidents de la première qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui;* et on trouve, dans *la Jalousie de Barbouillé*, un canevas, quoique informe, du troisième acte de *Georges Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa fut *l'Étourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon, en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, et il partit de Lyon pour les États de Languedoc avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la Duparc, de la Béjart et de la Debrie.

Le prince de Conti, qui tenait les États de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière, qu'il avait vu au collège; il lui donna une protection distinguée. Molière joua devant lui *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux* et *les Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des *Précieuses*, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales; mais il se trouva, depuis, que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit *le Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de Conti voulut alors faire Molière son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris, en 1658. Le prince de Conti lui donna accès auprès de Monsieur, frère unique du roi Louis XIV; Monsieur le présenta au roi et à la reine-mère. Sa troupe et lui représentèrent, la même année, devant Leurs Majestés, la tragédie de *Nicomède*, sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait, depuis quelque temps, des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours par lequel il remerciait Sa Majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdu à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière; et l'on joua, dans l'instant, *le Docteur amoureux*. Depuis ce temps, l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte ou de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris : ils s'y fixèrent, et partagèrent le théâtre du Petit-Bourbon avec les comédiens Italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de Molière jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis et les samedis; et les Italiens, les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès lors la troupe de Molière prit le titre de *la Troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du Palais-Royal. Le cardinal de

Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame*, tragédie dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie, et je suis obligé de remarquer, à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable : c'est une barbarie gothique que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, et les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique ; mais il n'y réussit pas : il avait une volubilité dans la voix et une espèce de hoquet qui ne pouvaient convenir au genre sérieux, mais qui rendaient son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus a donné ce portrait-ci de Molière :

'Il n'était ni trop gras ni trop maigre ; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle : il marchait gravement ; avait l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts ; et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. À l'égard de son caractère, il était doux, complaisant, généreux. Il aimait fort à haranguer, et quand il lisait ses pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures de leur mouvement naturel.'

Molière se fit dans Paris un très grand nombre de partisans et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faisant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* et

les Plaideurs de M. Racine furent si mal reçus : voilà pourquoi *l'Avare*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, *l'École des Femmes*, n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'esprit très juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent, par son approbation, la cour et la ville aux pièces de Molière. Il eut été plus honorable pour la nation de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, surtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs et leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissants, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; et il eut succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea et qui soutint Racine et Despréaux, n'eut pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter ; ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente, somme qui, en ce temps-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîner du roi : 'Vous avez un médecin,' dit le roi à Molière, 'que vous fait-il ?'—'Sire,' répondit Molière, 'nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris.'

Il faisait de son bien un usage noble et sage ; il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelle, les Jonsac, les Desbarreaux, etc., qui joignaient la volupté et la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit et par son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Molière, et vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, et disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait souvent par des présents considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent: c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortait de Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène et Chariclée;* et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'est-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très triste, pour l'honneur des lettres, que Molière et Racine aient été brouillés depuis; de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme qui, par la supériorité de ses talents et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour, Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelques légers secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'était un nommé Mondorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner. Celui-ci répondit au hasard: 'Quatre pistoles.'—'Donnez-lui quatre pistoles pour moi,' lui dit Molière; 'en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous;' et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits; mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre: un instant après le pauvre court après lui, et lui dit: 'Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre.'—'Tiens, mon ami,' dit Molière, 'en voilà un autre;'

et il s'écria : 'Où la vertu va-t-elle se nicher !' Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu'il étudiait partout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès et par ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé, en 1661, une jeune fille née de la Béjart et d'un gentilhomme nommé Modène. On disait que Molière en était le père : le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Molière n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux ; et Molière, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules qu'il avait si souvent joués sur le théâtre : tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talents, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses ; car pourquoi les talents nous mettraient-ils au dessus de l'humanité ?

La dernière pièce qu'il composa fut *le Malade imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du Malade Imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques moments par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent Harlay de Chanvalon, archevêque de Paris, si

connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Molière. Le roi le regrettait; et ce monarque, dont il avait été le domestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans Molière que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi: sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; et ces misérables qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux P. Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour Molière, est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages:

Tu réformas et la ville et la cour;
Mais quelle en fut la récompense!
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignais si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette *Vie de Molière* les contes populaires touchant Chapelle et ses amis; mais je suis obligé de dire que ces contes adoptés par Grimarest sont très faux. Le feu duc de Sulli, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

NOTICE SUR L'"AVARE."

"Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés et plus mal nourris ; qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude ; qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir ; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares."

Ces lignes de La Bruyère nous prouvent que l'Avarice était un travers assez répandu de son temps pour préoccuper le moraliste ; et l'on s'explique assez facilement que la bourgeoisie, dont l'ambition se bornait au négoce, se soit fait une passion du désir de conserver et d'accroître ses richesses. Molière a donc pu voir des hommes tels que ceux dont parle La Bruyère, et, observateur profond, il a remarqué qu'ils n'étaient pas seuls à souffrir de leur vice : leurs amis, leurs parents, leurs enfants en étaient aussi les victimes : le cœur de l'Avare se rétrécit, se dessèche ; l'amour de l'or y étouffe les sentiments les plus naturels et, maître de l'âme entière, y domine en tyran. Une telle passion méritait d'être étudiée : Molière la peignit avec toute la force de génie et toute la verve que l'on venait d'admirer dans le portrait de l'hypocrite : Harpagon prit place, à côté de Tartuffe, dans cette illustre galerie où se trouvaient déjà Célimène et Don Juan, Arnolphe et Sganarelle, plus d'un médecin et plus d'un marquis, où les *Precieuses ridicules* attendaient les *Femmes savantes*.*

* L'*Avare* fut publié le 18 février 1669, avec un *privilège du Roy*, du dernier jour de septembre 1668.—Molière avait déjà ecrit, outre la *Jalousie du Barbouillé* et le *Médecin volant* :

1653. L'*Étourdi*, cinq actes en vers.
1656. Le *Dépit amoureux*, cinq actes en vers.

Sans doute, avant Molière, Plaute chez les Romains, et, en France même, Pierre Larivey avaient introduit des avares sur la scène : l'*Aulularia* du premier, les *Esprits* du second fournirent à notre grand comique des traits heureux, des situations piquantes ; mais Molière seul a conçu l'*Avare*, c'est-à-dire un caractère auquel se subordonnent toutes les circonstances, tous les incidents de la vie ; qui modifie et qui transforme tout autour de lui ; qui, de serviteurs dévoués, fait des larrons et des traîtres ; qui s'attire les brocards et le mépris des voisins ; qui brise les liens de la famille, détruit le respect dans le cœur d'un fils, expose une fille à tous les hasards de romanesques aventures. On a dit avec raison que le personnage essentiel dans la comédie de Plaute, c'est la marmite d'Euclion, et non pas Euclion lui-même : le principal personnage, dans la pièce de Molière, celui qui explique, qui justifie, qui crée tous les autres, c'est Harpagon.

Le chef-d'œuvre des comédies en prose de Molière fut accueilli avec froideur : la cabale se vengeait du succès de *Tartuffe*. Boileau, devançant en cette occasion, comme en

1659. Les *Précieuses ridicules*, un acte en prose.
1660. *Sganarelle*, un acte en vers.
1661. *Dom Garcie de Navarre*, cinq actes en vers.
1661. L'*École des maris*, trois actes en vers.
1661. Les *Fâcheux*, trois actes en vers.
1662. L'*École des femmes*, cinq actes en vers.
1663. La *Critique de l'École des femmes*, un acte en prose.
1663. L'*Impromptu de Versailles*, un acte en prose.
1664. Le *Mariage forcé*, un acte en prose, avec un ballet en trois actes.
1664. Les *Plaisirs de l'Ile enchantée*, suite de divertissement dont la 3ᵉ journée comprend la comédie intitulée la *Princesse d'Élide*, cinq actes en prose.
1664. Le *Tartuffe*, cinq actes en vers.
1665. Le *Festin de Pierre* ou *Dom Juan*, cinq actes en prose.
1665. L'*Amour médecin*, trois actes en vers.
1666. Le *Misanthrope*, cinq actes en vers.
1667. Le *Médecin malgré lui*, trois actes en prose.
1667. *Mélicerte*, deux actes en vers (pastorale héroïque).
1667. La *Pastorale comique*, un acte en vers.
1667. Le *Sicilien* ou l'*Amour peintre*, un acte en prose (comédie-ballet).
1668. *Amphitryon*, trois actes en vers.
1668. *George Dandin*, trois actes en prose.

beaucoup d'autres, le jugement de la postérité, se moqua de ceux qui se moquaient de l'*Avare;* et, comme Racine, brouillé avec Molière, reprochait au satirique d'avoir ri seul à l'une des premières représentations de la nouvelle pièce, il s'attira cette réponse aussi juste que sévère : "Je vous estime trop pour croire que vous n'y ayez pas ri vous-même, du moins intérieurement."

Aujourd'hui, toute cabale contre Molière est impuissante, et les élèves de nos lycées et de nos collèges, d'accord, du moins en cela, avec Despréaux, peuvent rire de Tartuffe et d'Harpagon, même extérieurement.

Les détails suivants pourront intéresser le lecteur :—

L'*Avare* a été représenté :

Règne de Louis XIV,	de 1668 à 1673, à la ville . .	47	fois.
" "	1673 à 1680	41	"
" "	1680 à 1700	144	"
" "	1700 à 1715	144	"
" Louis XV.	1715 à 1774	305	"
" Louis XVI.	1774 à 1789	61	"
Révolution . . .	1789 à 1793	18	"
"	1793 à 1799 (sur les cinq principaux théâtres de Paris autres que celui *de la Nation**)	50	"
Directoire, Consulat, Empire	1799 à 1814	93	"
Restauration . . .	1814 à 1830	94	"
Louis Philippe. . .	1830 à 1848	149	"
Seconde République .	1848 à 1851	14	"
Second Empire . .	1851 à 1870	209	"
	Total	1359	

De 1668 à 1814 l'*Avare* a été représenté 35 fois devant la cour.

* Pour cette époque les registres du *théâtre de la Nation* (Théâtre Français) ne fournissent aucune indication.

PERSONNAGES

Acteurs dans la troupe de Molière.

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.	MOLIÈRE.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane	LA GRANGE.
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère	MADEMOISELLE MOLIÈRE.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise	DU CROISY.
MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon	MADEMOISELLE DE BRIE.
ANSELME, père de Valère et de Mariane	
FROSINE, femme d'intrigue	MAGDELEINE BÉJART.
MAITRE SIMON, courtier.........	
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon	HUBERT.
LA FLÈCHE, valet de Cléante	BÉJART CADET.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon	
BRINDAVOINE, **LA MERLUCHE**, } laquais d'Harpagon	
LE COMMISSAIRE, et son Clerc ...	

La scène est à Paris dans la maison d'Harpagon.

L'AVARE.

SUMMARY OF THE PLAY.

Disturbances having broken out in Naples, several noble families were obliged to seek their safety in exile, and amongst them Don Thomas d'Alburci, with his wife and his two children, a boy and a girl. The vessel which was conveying them to foreign shores unfortunately made shipwreck, and there was every reason to suppose that the whole of the crew and passengers had perished, with the exception of d'Alburci's son, a child seven years old, who was saved by the captain of a Spanish ship. This captain took a fancy to the orphan, brought him up, and trained him to the military profession. Sixteen years had elapsed when young d'Alburci learned that his father was not dead as he supposed; he started immediately in quest of him, and his investigations took him to Paris. There he happened one day to see a young lady fall into the water; he rushed to her assistance, rescued her from death, lavished his cares upon her, became deeply in love with her, and wished to marry her. Unhappily he had no fortune, and the father of Élise, Harpagon, was a severe and hard-hearted man, completely under the influence of the passion of avarice. What was to be done? The young man could not make up his mind to separate himself from her whom he loved; accordingly he directed a trustworthy person to prosecute the investigations he had already started, and succeeded himself in getting, under the assumed name of Valère, into the household of Harpagon as a steward or bailiff.

L'AVARE.

ACT I.

ARGUMENT.

By dint of flattery and of attentions Valère has completely managed to ingratiate himself with Harpagon ; he tries to quiet the scruples of Elise who only reluctantly connives at a piece of deceit to which her father's severity reduces her; he assures her of his love, and urges her to secure the support and countenance of her brother Cléante (Scene I.). At this very moment Cléante comes in for the purpose of confiding to Elise his own sentiments and plans. He has fallen in love with a young girl, Mariane, who lives in a state bordering upon penury with an aged mother. Deprived, through Harpagon's meanness, of the delight of coming to the assistance of this amiable and unfortunate person, he is determined to marry her, and entreats Elise to sound their father on the subject. If Harpagon refuses his consent, Cléante has quite made up his mind to leave his native country with his mistress, and for that purpose he is endeavouring to get some money advanced to him by way of a loan (Scene II.). The conversation of the two young people is interrupted by the voice of Harpagon ; the suspicious old man turns out of doors Cléante's *valet de chambre*, La Flèche, a traitor, who, "straight and stiff as a post," observes what is going on, and ferrets about in every corner to see if there is anything to steal (Scene III.). The fact is, that Harpagon has buried in his garden a sum of ten thousand crowns in gold, and "it is no small anxiety to keep by one a large sum of money." Notwithstanding such serious cause for anxiety, he has other thoughts on his mind; he wants to see his children married, and to take unto himself a second wife. Reserving for his son a certain widow, he aims at nothing less but to secure as his own share the hand of Mariane. On hearing this resolution which dashes to the ground all his hopes, Cléante returns dismayed (Scenes IV. and V.). Elise is told that she must accept Anselme, "a staid and prudent man, who is not above fifty." The young girl declares plainly that she shall

not accept such a husband; her father insists upon absolute obedience, but has not succeeded in overcoming Elise's obstinate resistance (Scene VI.), when Valère appears, and is forthwith taken as umpire. Informed of the subject of the dispute, Valère finds himself in a most awkward predicament; faithful to the part he has assumed, he does not wish to displease Harpagon; trembling, on the other hand, for the success of his love, he cannot give sentence to the effect that Elise should marry his rival. By means of a thousand artifices and precautions, he contrives to plead on behalf of the daughter, without at the same time condemning the father; but Harpagon has an unanswerable argument ready to oppose to the best reasons: Anselme pledges himself to take Elise without a dowry. "*Without dowry!* that must of course decide everything... It must be granted that there is no reply to that!" (Scene VII.). Valère manages so well to chime in with all the father's opinions, that Harpagon, absolutely blinded by his passion for gold, delegates to him complete authority over the rebellious child. He insists upon Elise's doing whatever the wise steward shall prescribe, and Valère's direction will be flight as a last resource, if they cannot succeed in gaining time.

Scène Première.

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE. Hé quoi! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi? Je vous voi soupirer, hélas! au milieu de ma joie! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre?

ÉLISE. Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE. Eh! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE. Hélas! cent choses à la fois: l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE. Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE. Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différens.

VALÈRE. Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point de crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE. Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle: je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE. Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE. Je n'aurais rien à craindre si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous voi; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant, qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la

mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau; et les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parens et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres; et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

Valère. De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfans, pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

Élise. Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

Valère. Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentimens je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et

applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance ; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie ; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais : mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux ; et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE. Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret ?

VALÈRE. On ne peut pas ménager l'un et l'autre ; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE. Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

Scène II.

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE. Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur ; et je brûlais de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE. Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

CLÉANTE. Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE. Vous aimez ?

CLÉANTE. Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont

nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE. Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE. Non; mais j'y suis résolu; et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE. Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE. Non, ma sœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs; et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE. Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE. Ah! plût au ciel que votre âme comme la mienne ...

ÉLISE. Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE. Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère, qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle

fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue!

ÉLISE. J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE. J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées, et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le peu de bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille: et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE. Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE. Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous? que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir? et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours les secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE. Il est bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE. J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence ; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

Scène III.

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE, *à part.* Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE. Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires ; un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON. Je veux renfermer ce que bon me semble et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait !

(*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flèche. Vous avez de l'argent caché ?

Harpagon. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai ?

La Flèche. Hé ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

Harpagon, *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.* Tu fais le raisonneur ; je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

La Flèche. Eh bien ! je sors.

Harpagon. Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

La Flèche. Que vous emporterais-je ?

Harpagon. Viens, çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. Les voilà.

Harpagon. Les autres.

La Flèche. Les autres ?

Harpagon. Oui.

La Flèche. Les voilà.

Harpagon, *montrant les hauts-de-chausses de La Flèche.* N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Flèche. Voyez vous-même.

Harpagon, *tâtant le bas des chausses de La Flèche.* Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Flèche, *à part.* Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !

Harpagon. Euh ?

La Flèche. Quoi ?

Harpagon. Qu'est-ce que tu parles de voler ?

La Flèche. Je vous dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON. C'est ce que je veux faire.

Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.

LA FLÈCHE *à part.* La peste soit de l'avarice, et des avaricieux!

HARPAGON. Comment? que dis-tu?

LA FLÈCHE. Ce que je dis?

HARPAGON. Oui; qu'est-ce que tu dis d'avarice, et d'avaricieux?

LA FLÈCHE. Je dis que la peste soit de l'avarice, et des avaricieux.

HARPAGON. De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE. Des avaricieux.

HARPAGON. Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE. Des vilains, et des ladres.

HARPAGON. Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE. De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON. Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. Je parle...je parle à mon bonnet.

HARPAGON. Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

LA FLÈCHE. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON. Non; mais je t'empêcherai de jaser, et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. Je ne nomme personne.

HARPAGON. Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON. Te tairas-tu?

LA FLÈCHE. Oui, malgré moi.

HARPAGON. Ha, ha.

LA FLÈCHE, *montrant à Harpagon une des poches de son justaucorps.* Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE. Quoi?

HARPAGON. Ce que tu m'as pris.

La Flèche. Je ne vous ai rien pris du tout.
Harpagon. Assurément ?
La Flèche. Assurément.
Harpagon. Adieu. Va-t'en à tous les diables !
La Flèche, *à part.* Me voilà fort bien congédié.
Harpagon. Je te le mets sur ta conscience, au moins.

Scène IV.

HARPAGON.

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle ; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

Scène V.

HARPAGON, ÉLISE ET CLÉANTE,

Parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.

Harpagon, *se croyant seul.* Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (*A part, apercevant Élise et Cléante.*) O ciel ! je me serai trahi moi-même. La chaleur m'aura emporté ; et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. (*A Cléante et à Élise.*) Qu'est-ce ?
Cléante. Rien, mon père.
Harpagon. Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

ÉLISE. Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON. Vous avez entendu...

CLÉANTE. Quoi ? mon père.

HARPAGON. Là....

ÉLISE. Quoi ?

HARPAGON. Ce que je viens de dire.

CLÉANTE. Non.

HARPAGON. Si fait, si fait.

ÉLISE. Pardonnez-moi.

HARPAGON. Je voi bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent; et je disais qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE. Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON. Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE. Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON. Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus !

CLÉANTE. Je ne crois pas...

HARPAGON. Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE. Ce sont des choses...

HARPAGON. J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE. Je pense que...

HARPAGON. Cela m'accommoderait fort.

ÉLISE. Vous êtes...

HARPAGON. Et je ne me plaindrais pas, comme je le fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE. Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON. Comment ? j'ai assez de bien ! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE. Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON. Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis ?

CLÉANTE. Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON. Oui, de pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE. Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARPAGON. Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux, que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellais hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel ; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort ; vous donnez furieusement dans le marquis ; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE. Hé! comment vous dérober ?

HARPAGON. Que sais-je ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

CLÉANTE. Moi, mon père ? c'est que je joue ; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête ; et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son crû qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE. Vous avez raison.

HARPAGON. Laissons cela, et parlons d'autre affaire. (*Apercevant Cléante et Elise qui se font des signes.*) Hé ! (*Bas, à part.*) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (*Haut.*) Que veulent dire ces gestes-là ?

Élise. Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

Harpagon. Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

Cléante. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

Harpagon. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

Élise. Ah! mon père!

Harpagon. Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur?

Cléante. Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

Harpagon. Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux; et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et, pour commencer par un bout (*à Cléante,*) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

Cléante. Oui, mon père.

Harpagon. Et vous?

Élise. J'en ai ouï parler.

Harpagon. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

Cléante. Une fort charmante personne.

Harpagon. Sa physionomie?

Cléante. Tout honnête, et pleine d'esprit.

Harpagon. Son air, et sa manière?

Cléante. Admirables, sans doute.

Harpagon. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle?

Cléante. Oui, mon père.

Harpagon. Que ce serait un parti souhaitable?

Cléante. Très souhaitable.

Harpagon. Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle ?

CLÉANTE. Assurément.

HARPAGON. Il y a une petite difficulté ; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourrait prétendre.

CLÉANTE. Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE. Cela s'entend.

HARPAGON. Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments ; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE. Euh ?

HARPAGON. Comment ?

CLÉANTE. Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON. D'épouser Mariane.

CLÉANTE. Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE. Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

Scène VI.

HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. Voilà de mes damoiseaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est

venu parler; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE. Au seigneur Anselme?

HARPAGON. Oui; un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE, *elle fait une révérence.* Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, *il contrefait sa révérence.* Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE, *faisant encore la révérence.* Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, *contrefaisant Élise.* Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE. Je suis très humble servante au seigneur Anselme; mais *(faisant encore la révérence)*, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON. Je suis votre très humble valet; mais *(contrefaisant Élise)*, avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE. Dès ce soir?

HARPAGON. Dès ce soir.

ÉLISE, *faisant encore la révérence.* Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON, *contrefaisant encore Élise.* Cela sera, ma fille.

ÉLISE. Non.

HARPAGON. Si.

ÉLISE. Non, vous dis-je.

HARPAGON. Si, vous dis-je.

ÉLISE. C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON. C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE. Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON. Tu ne te tueras point et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ÉLISE. Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

HARPAGON. C'est un parti où il n'y a rien à redire, et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE. Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, *apercevant Valère de loin.* Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉLISE. J'y consens.

HARPAGON. Te rendras-tu à son jugement ?

ÉLISE. Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON. Voilà qui est fait.

Scène VII.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALÈRE. C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON. Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALÈRE. Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON. Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALÈRE. Ce que j'en dis ?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Eh, eh !

HARPAGON. Quoi ?

VALÈRE. Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment ; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON. Comment ? Le seigneur Anselme est un parti considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage, et fort accommodé et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VALÈRE. Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec...

HARPAGON. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage, qu'ailleurs je ne trouverais pas; et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE. Sans dot?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous, voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON. C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie, et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. Sans dot!

VALÈRE. Vous avez raison. Voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments rend un mariage sujet à des accidens très fâcheux.

HARPAGON. Sans dot!

VALÈRE Ah! il n'y a pas de réplique à cela. On le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARPAGON. Sans dot!

VALÈRE. Il est vrai. Cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON. (*Il regarde vers le jardin.*) Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? (*A Valère.*) Ne bougez, je reviens tout à l'heure.

Scène VIII.

ÉLISE, VALÈRE.

ÉLISE. Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE. C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter, et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant ; des tempéramens ennemis de toute résistance ; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

ÉLISE. Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE. On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE. Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE. Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE. Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE. Vous moquez-vous ? Y connaissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

Scène IX.

HARPAGON, ÉLISE, VALÈRE.

HARPAGON, *à part, dans le fond du théâtre.* Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE, *sans voir Harpagon.* Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... (*Apercevant Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait, et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON. Bon. Voilà bien parlé, cela!

VALÈRE. Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON. Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (*A Élise.*) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE, *à Élise.* Après cela, résistez à mes remontrances.

Scène X.

HARPAGON, VALÈRE.

VALÈRE. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON. Oui; tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE. Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON. Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE. Ne vous mettez pas en peine, je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON. Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE, *adressant la parole à Élise, et s'en allant du côté par où elle est sortie.* Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON. Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte.

ACTE II.

ARGUMENT.

Harpagon's avarice, hard-heartedness, and selfishness, have thus very nearly removed his daughter's scruples, whilst they justify, to a certain extent, his son's private plans. We have seen above that Cléante wants to borrow money. La Flèche has managed to discover a lender, but what a Jew! As he does not wish to be known, he has dictated to Maître Simon, his agent, the principal conditions he requires, conditions equally revolting and absurd. Not only must the borrower pay an enormous interest, he also is to put up with the humiliation of receiving only partly in specie the money he requires. Out of that sum three thousand livres are to be represented by a lot of old clothes, articles of furniture, and other rubbish not worth two hundred crowns. Nothing can be imagined more ingenious and more amusing than this way of raising the rate of usury. Cléante is indignant, but binds himself to accept the conditions forced upon him. (Scene I.) Whilst he is reading over again the statement brought to him by his servant, Harpagon returns, accompanied by Maître Simon, and thus La Flèche, the go-between the borrower and the lender, find themselves confronting one another. It was the father who, without knowing it, was advancing money to his son! The son it was who had in his father so relentless a creditor! Maître Simon runs away, La Flèche hides himself, Harpagon and Cléante fling at each other reproaches, only too well deserved. (Scene II.) Thus a piece of business apparently so cleverly

begun ends very badly. Harpagon seems likely to be more fortunate in his matrimonial schemes. Frosine, an intriguing woman, has mentioned to Mariane's mother the old man's projects, and the proposal has been joyfully received; Mariane is to be present on the very evening to the signing of Elise's marriage contract. As for the dowry, Frosine reckons it to at least an income of twelve thousand livres, making it up, it is true, as Harpagon wittily remarks, of "all the expenses which she will not run into." But the cunning woman has resolved to see the miser's marriage accomplished, fully reckoning, despite the warning which La Flèche has given her (Scene V.), upon deriving some substantial profit out of the transaction. Mariane, she accordingly adds, is fond of old men exclusively, and is perfectly right in doing so; Harpagon is better looking, and much better "got up" than young gallants, etc., etc. It is no use, however, for Frosine to accumulate flatteries and promises, the miser is proof against all attacks, and notwithstanding her skill, Frosine does not get a penny out of him. (Scene VI.)

Scène Première.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avais-je donc pas donné ordre....

LA FLÈCHE. Oui, monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE. Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et, depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. Votre père amoureux?

CLÉANTE. Oui, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE. Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE. Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

LA FLÈCHE. Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux !

CLÉANTE. L'affaire ne se fera point ?

LA FLÈCHE. Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLÈCHE. Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE. Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire :

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras ; on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE. Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE. *Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.*

CLÉANTE. Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE. Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE. Comment diable! quel Juif! quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLÈCHE. Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE. Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE. Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE. Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; et, pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux, dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE. Que veut dire cela?

LA FLÈCHE. Écoutez le mémoire:

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même: le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le mollet et les franges de soie.

CLÉANTE. Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE. Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie, des amours de Gombaud et de Macée.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

Cléante. Qu'ai-je à faire, morbleu....

La Flèche. Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

Cléante. J'enrage.

La Flèche. Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard, de trois pieds et demi, remplie de foin: curiosité agréable, pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

Cléante. Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre, pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

La Flèche. Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

Cléante. Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des

pères ; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent !

La Flèche. Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires, et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler ; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

Cléante. Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

Scène XI.

HARPAGON, MAÎTRE SIMON, CLÉANTE, LA FLÈCHE (dans le fond du théâtre).

Maître Simon. Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

Harpagon. Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ? et savez-vous le nom, les biens, et la famille de celui pour qui vous parlez ?

Maître Simon. Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

Harpagon. C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

Maître Simon. Cela s'entend.

La Flèche, *bas à Cléante, reconnaissant maître Simon.* Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

Cléante, *bas à la Flèche.* Lui aurait-on appris qui je suis ? et serais-tu pour nous trahir ?

Maître Simon, *à Cléante et à la Flèche.* Ah ! ah ! vous êtes bien pressés ! Qui vous a dit que c'était céans ? (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis ; mais à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

Harpagon. Comment ?

Maître Simon, *montrant Cléante.* Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

Harpagon. Comment, pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

Cléante. Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ?

(Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se cacher.)

Scène III.

HARPAGON, CLÉANTE.

Harpagon. C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

Cléante. C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

Harpagon. Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi ?

Cléante. Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

Harpagon. N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là ? de te précipiter dans des dépenses effroyables ? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

Cléante. Ne rougissez-vous point de déshonorer

votre condition par les commerces que vous faites? de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu? et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON. Ote-toi de mes yeux, coquin; ôte-toi de mes yeux!

CLÉANTE. Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON. Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

Scène IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE. Monsieur...

HARPAGON. Attendez un moment. Je vais revenir vous parler. (*A part.*) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

Scène V.

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE, *sans voir Frosine.* L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE. Hé! c'est toi, mon pauvre La Flèche! D'où vient cette rencontre?

LA FLÈCHE. Ah! ah! c'est toi, Frosine; que viens-tu faire ici?

FROSINE. Ce que je fais partout ailleurs; m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talens que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut

vivre d'adresse et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE. As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE. Oui, je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE. De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE. Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE. Je suis votre valet, et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses : et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais *Je vous donne*, mais *Je vous prête le bonjour.*

FROSINE. Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes ! J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE. Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu ; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles, et si... Mais il revient ; je me retire.

Scène VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON, *bas.* Tout va comme il faut. (*Haut.*) Eh bien, qu'est-ce, Frosine ?

FROSINE. Ah, mon Dieu ! que vous vous portez bien ! et que vous avez là un vrai visage de santé !

HARPAGON. Qui, moi ?

FROSINE. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON. Tout de bon ?

FROSINE. Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes ; et je voi des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE. Hé bien ! qu'est-ce que cela, soixante ans ? voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON. Il est vrai ; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feraient point de mal, que je croi.

FROSINE. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON. Tu le crois ?

FROSINE. Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARPAGON. Tu te connais à cela ?

FROSINE. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu ! quelle ligne de vie !

HARPAGON. Comment ?

FROSINE. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

HARPAGON. Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

FROSINE. Par ma foi, je disais cent ans ; mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON. Est-il possible ?

FROSINE. Il faudra vous assommer, vous dis-je ; et

vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARPAGON. Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROSINE. Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je croi, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avait pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous ; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON. Qui a fait réponse...

FROSINE. Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme ; et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON. Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE. Voilà justement son affaire.

HARPAGON. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE. Comment ? c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente.

HARPAGON. Douze mille livres de rente !

FROSINE. Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON. C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE. Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays, où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune,

comme tu vois ; et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE. Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON. Elle ?

FROSINE. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON. Sur cela seulement ?

FROSINI. Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON. Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis ? des Céphales ? des Pâris ? et des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

Frosine. Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ! et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux ?

Harpagon. Pour moi, je n'y en comprends point ; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

Frosine. Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable ! Est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

Harpagon. C'est ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tombans, et leurs estomacs débraillés.

Frosine. Hé ! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme, cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue ; et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu, pour donner de l'amour.

Harpagon. Tu me trouves bien ?

Frosine. Comment ? vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

Harpagon. Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

Frosine. Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

Harpagon. Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? n'a-t-elle point pris garde à moi en passant.

Frosine. Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne ; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON. Tu as bien fait; et je t'en remercie.

FROSINE. J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. (*Il prend un air sérieux.*) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent, et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi... Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai.*) Ah! que vous lui plairez! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON. Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée, si je le perds; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires...Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était, à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend son air gai.*) La joie éclatait dans ses yeux, au récit de vos qualités; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend un air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON. Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON. Je mettrai ordre que mon carosse soit tout prêt, pour vous mener à la foire.

FROSINE. Je ne vous importunerais pas, si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE. Ne me refusez pas la grâce dont je vous

sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

HARPAGON. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, *seule*. Que la fièvre te serre, chien de vilain à tous les diables! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut point pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

ACT III.

ARGUMENT.

Harpagon is about to entertain at supper Anselme and Mariane; he makes all his preparations, and gives out his orders. Dame Claude is directed to dust thoroughly everywhere, yet without rubbing the furniture too much, and she is, moreover, appointed to the government of the bottles. Brindavoine and La Merluche shall rince the glasses, and hand round the wine discreetly, taking care not to urge the guests to drink (Scenes I. and II.). Elise must "look after all that is cleared off the table," and, together with Cléante, greet in the heartiest manner their future step-mother (Scenes III. and IV.). As for Maître Jacques, he is both cook and coachman; in the former capacity he engages to turn out a handsome supper, provided he is supplied with plenty of money; but Valère proves to him that the part of a clever man is, on the contrary, to give good cheer at as cheap a rate as possible; and *Mr. Steward* undertakes to regulate the whole business himself, according to sound hygienic principles, and with due regard to wise economy. As a coachman, Maître Jacques declares that it is quite out of the question for him to use the horses; the poor creatures are made to keep such austere fasts that they cannot walk: "they are nothing but phantoms, ideas, and mere shadows of horses." By degrees, the poor servant who, in spite of himself, is fond of his master, is led by a feeling of indignation to reveal the whole truth; everywhere Harpagon is laughed at; he is the joke of the whole neighbourhood, and "no one ever mentions him but under the names of miser, stingy, mean, niggardly fellow." A beating is all that La Flèche

gets as the reward for his honesty (Scene V.). He wishes to vent his wrath on the steward whom he believes to be nothing but a coward; his boldness, however, stands him in no better stead than his sincerity; thrashed by Valère, he swears to be revenged (Scene VI.). Meanwhile Frosine introduces Mariane; the poor young girl who has already received numerous visits from Cléante, and is more than half inclined to love him, does not see without dismay the grotesque figure of the old miser, and finds no solace either in the strange comfort administered by Frosine, or in Harpagon's rediculous compliments (Scenes VII. to IX.). Great is her surprise when she recognises in her future step-son the young man who has contrived to touch her heart; in the very presence of Harpagon, who is easily duped, she exchanges with him professions of love and of fidelity, scarcely disguised (Scenes X. and XI.). Cléante offers her, in his father's name, and at his expense an elegant collation; and taking from the old man's finger a diamond ring, he entreats Mariane to keep it; it is a present made by Harpagon, and the exasperated *fesse-mathieu* does not protest (Scene XII.); he is thus compelled to be generous in spite of himself.

Scène Première.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, MAÎTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON. Allons. Venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai.*) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* Châtiment politique.

HARPAGON, *à dame Claude.* Allez.

Scène II.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

Harpagon. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire; mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Maître Jacques, *à part.* Oui; le vin pur monte à la tête.

La Merluche. Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur?

Harpagon. Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

Brindavoine. Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

La Merluche. Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

Harpagon, *à La Merluche.* Paix! Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

Scène III.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harpagon. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse

qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE. Oui, mon père.

Scène IV.

HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE. Moi, mon père? mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON. Mon Dieu, nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE. A vous dire le vrai, mon père, je ne puis promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirais, si je vous le disais; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON. Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE. Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON. Vous ferez sagement.

Scène V.

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. Valère, aide-moi à ceci. Oh! çà, maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON. Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON. Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

MAÎTRE JACQUES. Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. Grande merveille !

HARPAGON. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère.

MAÎTRE JACQUES. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. Que diable ! toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire, de l'argent, de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

VALÈRE. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. Bonne chère avec peu d'argent ?

VALÈRE. Oui.

MAÎTRE JACQUES, *à Valère*. Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

HARPAGON. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. Haye ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON. Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes...Potages...Entrées.

HARPAGON. Que diable, voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. Rôt...

HARPAGON, *lui mettant la main sur la bouche.* Ah, traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES. Entremets...

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.* Encore ?

VALÈRE, *à maître Jacques.* Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. Il a raison.

VALÈRE. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. Ah, que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour viv*...Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE. Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, *à maître Jacques.* Oui. Entends-tu ? (*A Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n' avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. Fais donc.

MAÎTRE JACQUES. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, *à Valère.* Il faudra de ces choses dont on ne mange guère et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE. Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES. Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque.*) Vous dites...

HARPAGON. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES. Vos chevaux, monsieur? Ma foi! ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. Les voilà bien malades ; ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués ; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON. Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES. Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? Ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALÈRE. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON. Paix !

MAÎTRE JACQUES. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON. Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES. Pardonnez-moi ; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON. Point du tout ; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit,

en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, *en battant maître Jacques.* Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES. Eh bien, ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. Apprenez à parler.

Scène VI.

VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

VALÈRE, *riant.* A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAÎTRE JACQUES. Morbleu! monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE. Ah! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* Il file doux. Je veux faire le brave, et s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*Haut.*) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi; et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(Maître Jacques pousse Valère jusques au bout du théâtre en le menaçant.)

VALÈRE. Eh! doucement.

MAÎTRE JACQUES. Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALÈRE. De grâce!

MAÎTRE JACQUES. Vous êtes un impe-

VALÈRE. Monsieur maître Jacques!

MAÎTRE JACQUES. Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE. Comment! un bâton? (*Valère fait reculer maître Jacques à son tour.*)

MAÎTRE JACQUES. Eh! je ne parle pas de cela.

VALÈRE. Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

MAÎTRE JACQUES. Je n'en doute pas.

VALÈRE. Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

MAÎTRE JACQUES. Je le sais bien.

VALÈRE. Et que vous ne me connaissez pas encore?

MAÎTRE JACQUES. Pardonnez-moi.

VALÈRE. Vous me rosserez, dites-vous?

MAÎTRE JACQUES. Je le disais en raillant.

VALÈRE. Et moi je ne prends point de goût à votre raillerie. (*Donnant des coups de bâton à maître Jacques.*) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAÎTRE JACQUES, *seul.* Peste soit de la sincérité! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître; il a quelque droit de me battre: mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

Scène VII.

MARIANE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES.

FROSINE. Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

MAÎTRE JACQUES. Oui vraiment, il y est; je ne le sais que trop.

FROSINE. Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

Scène VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE. Ah ! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! et s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE. Mais pourquoi ? et quelle est votre inquiétude ?

MARIANE. Hélas ! me le demandez-vous ? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE. Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; et je connais, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE. Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE. Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE. Non, je ne sais point quel il est ; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre ; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE. Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats, et il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer ; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui éparera toutes choses.

MARIANE. Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou

attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

Frosine. Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois ! Le voici en propre personne.

Mariane. Ah ! Frosine, quelle figure !

Scène IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

Harpagon, *à Mariane.* Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir : mais enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres ; et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres... Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

Frosine. C'est qu'elle est encore toute surprise ; et puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

Harpagon, *à Frosine.* Tu as raison. (*A Mariane.*) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

Scène X.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

Mariane. Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

Élise. Vous avez fait, madame, ce que je devais faire ; et c'était à moi de vous prévenir.

Harpagon. Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

Mariane, *bas à Frosine.* Oh ! l'homme déplaisant !

HARPAGON, *bas à Frosine.* Que dit la belle ?

FROSINE. Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON. C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part.* Quel animal !

HARPAGON. Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, *à part.* Je n'y puis plus tenir.

Scène XI.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON. Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *à Frosine.* Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, *à Mariane.* L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON. Je voi que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants ; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

CLÉANTE, *à Mariane.* Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où sans doute je ne m'attendais pas ; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE. Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous ; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE. Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie, que l'honneur de vous voir ; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai pas que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je l'avoue, est trop difficile pour moi ; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis,

comme il choque mes intérêts ; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON. Voilà un compliment bien impertinent ! Quelle belle confession à lui faire ?

MARIANE. Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous causer du déplaisir ; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON. Elle a raison. A sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE. Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte, et s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON. C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLÉANTE. Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON. Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

CLÉANTE. Voulez-vous que je trahisse mon cœur ?

HARPAGON. Encore ? Avez-vous envie de changer de discours ?

CLÉANTE. Eh bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au honheur de vous plaire ; et que

le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse ; et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON. Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE. C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON. Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE. Non; il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt et d'avoir tout le temps ensuite de nous entretenir.

HARPAGON, *à Brindavoine.* Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

Scène XII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE.

HARPAGON, *à Mariane.* Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE. J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures que j'ai envoyé quérir de votre part.

HARPAGON, *bas à Valère.* Valère!

VALÈRE, *à Harpagon.* Il a perdu le sens.

CLÉANTE. Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE. C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE. Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE. Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, *il l'ôte du doigt de son père et le donne à Mariane.* Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE. Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE, *il se met au-devant de Mariane qui le veut rendre.* Nenni, madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous fait.

HARPAGON. Moi ?

CLÉANTE. N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON, *bas à son fils.* Comment ?

CLÉANTE, *à Mariane.* Belle demande ! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE. Je ne veux point...

CLÉANTE, *à Mariane.* Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.* J'enrage !

MARIANE. Ce serait...

CLÉANTE, *en empêchant toujours Mariane de rendre la bague.* Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE. De grâce.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON, *à part.* Peste soit...

CLÉANTE. Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, *bas à son fils.* Ah, traître !

CLÉANTE, *à Mariane.* Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, *bas à son fils en le menaçant.* Bourreau que tu es !

CLÉANTE. Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON, *bas à son fils, avec emportement.* Pendard !

CLÉANTE. Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, *bas à son fils, avec les mêmes gestes.* Le coquin !

CLÉANTE, *à Mariane.* Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez point davantage.

FROSINE, *à Mariane.* Mon Dieu, que de façons. Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE, *à Harpagon.* Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

Scène XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE. Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON. Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE. Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON, *à Mariane.* Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

Scène XIV.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE, *il vient en courant et fait tomber Harpagon.* Monsieur...

HARPAGON. Ah, je suis mort!

CLÉANTE. Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON. Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE, *à Harpagon.* Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE, *à Harpagon.* Monsieur, je vous demande pardon; je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON. Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE. Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON. Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE. En attendant qu'ils soient ferrés, je vais

faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

Scène XV.

HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON. Valère, aie un peu l'œil à tout cela ; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE. C'est assez.

HARPAGON, *seul.* O fils impertinent, as-tu envie de me ruiner ?

ACT IV.

ARGUMENT.

Whilst Cléante, Mariane, and Frosine try to break off the match contemplated by Harpagon (Scene I.), the miser perceives his son kissing the girl's hand. He conceives, of course, suspicions which he is anxious to clear up (Scene II.). By a clever *ruse* he obliges Cléante to acknowledge that he loves Mariane, and is loved by her; he then orders his son to give up his pretensions, and Cléante, indignant at having been deceived, openly stands forward as his father's rival (Scene III.). Vainly does Maître Jacques, in an amusing scene, endeavour to reconcile the competitors (Scene IV.). The exasperations reach such a pitch on both sides that the son forgets the respect due to his father, and Harpagon, on the other hand, curses and disinherits Cléante (Scene V.). But lo ! At this very moment, La Flèche rushes out of the garden ; he has discovered Harpagon's treasure, and carries it off. Scarcely has he time to inform Cléante of this bold deed (Scene VI.). Harpagon has already found out that his money is gone. His frantic cries are heard ; he entreats, threatens, supplicates ; he is dying . . . He is dead. . . . He is buried ! He wants to send everybody to the gallows, and if he does not recover his money, he means to hang himself as well (Scene VII.).

Scène Première.

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE. Rentrons ici; nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE. Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE. C'est une douce consolation, que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE. Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurais, sans doute, détourné cette inquiétude, et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE. Que veux-tu? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE. Hélas, suis-je en pouvoir de faire des résolutions! Et, dans la dépendance où je me voi, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE. Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? Point de pitié officieuse? Point de secourable bonté? Point d'affection agissante?

MARIANE. Que saurais-je vous dire? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même; je m'en remets à vous, et je vous croi trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE. Hélas! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE. Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit ; vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE. Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir ?

FROSINE. Par ma foi, faut-il le demander ? je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze ; et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je voi des gens qui s'entr'aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉANTE. Songe un peu, je te prie.

MARIANE. Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE. Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE. Ceci est assez difficile. (*A Mariane.*) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner, et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (*A Cléante.*) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE. Cela s'entend.

FROSINE. Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même ; et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE. Tu as raison.

FROSINE. Oui, j'ai raison ; je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait ; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez ; si nous avions quelque

femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne; j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition, car enfin il vous aime fort, je le sais; mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux affaires de notre marquise.

Cléante. Tout cela est fort bien pensé.

Frosine. Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

Cléante. Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose; mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes, à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

Mariane. J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

Scène II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON, *à part, sans être aperçu.* Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE. Voilà mon père.

HARPAGON. Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE. Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON. Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

Scène III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. Or çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne ?

CLÉANTE. Ce qui m'en semble ?

HARPAGON. Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLÉANTE. Là, là.

HARPAGON. Mais encor ?

CLÉANTE. À vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette : sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter ; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON. Tu lui disais tantôt pourtant....

CLÉANTE. Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON. Si bien donc que tu n'aurais point d'inclination pour elle ?

CLÉANTE. Moi ? point du tout.

HARPAGON. J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE. À moi?

HARPAGON. À toi.

CLÉANTE. En mariage?

HARPAGON. En mariage.

CLÉANTE. Écoutez, il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON. Moi? je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE. Pardonnez-moi; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON. Non, non, un mariage ne saurait être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE. C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON. Non, du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurais fait épouser au lieu de moi; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE. Eh bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme, et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON. Lui avez-vous rendu visite?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Beaucoup de fois ?

CLÉANTE. Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON. Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE. Fort bien, mais sans savoir qui j'étais ; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON. Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLÉANTE. Sans doute ; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON. A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLÉANTE. Oui, fort civilement.

HARPAGON. Et la fille correspond-elle fort à votre amour ?

CLÉANTE. Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, *bas, à part.* Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; et voilà justement ce que je demandais. (*Haut.*) Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour ; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi ; et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE. Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez ! Eh bien, puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai prise pour Mariane ; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête ; et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON. Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées ?

CLÉANTE. C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON. Ne suis-je pas ton père ? et ne me dois-tu pas respect ?

CLÉANTE. Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères ; et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON. Je te ferai bien me connaître, avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE. Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON. Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

Scène IV.

HARPAGON, CLÉANTE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES. Eh, eh, eh, messieurs, qu'est-ce ci? à quoi songez-vous!

CLÉANTE. Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES, *à Cléante.* Ah, monsieur, doucement.

HARPAGON. Me parler avec cette impudence!

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon.* Ah, monsieur, de grâce!

CLÉANTE. Je n'en démordrai point.

MAÎTRE JACQUES, *à Cléante.* Hé quoi, à votre père?

HARPAGON. Laisse-moi faire.

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon.* Hé quoi, à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON. Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES. J'y consens. (*A Cléante.*) Éloignez-vous un peu.

HARPAGON. J'aime une fille, que je veux épouser; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAÎTRE JACQUES. Ah! il a tort.

HARPAGON. N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAÎTRE JACQUES. Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

(Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.)

Cléante. Eh bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui ce soit et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

Maître Jacques. C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

Cléante. Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux et reçoit tendrement les offres de ma foi ; et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

Maître Jacques. Il a tort assurément.

Cléante. N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? Lui sied-il bien d'être encore amoureux ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

Maître Jacques. Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (*Il revient à Harpagon.*) Eh bien ! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

Harpagon. Ah ! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi ; et que, hors Mariane, je lui laisserai la liberté de choisir celle qu'il voudra.

Maître Jacques. Laissez-moi faire. (*A Cléante.*) Eh bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites, et il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

Cléante. Ah, maître Jacques, tu peux lui assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus

soumis de tous les hommes; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

Maître Jacques, *à Harpagon.* Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

Harpagon. Voilà qui va le mieux du monde.

Maître Jacques, *à Cléante.* Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

Cléante. Le ciel en soit loué!

Maître Jacques. Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble: vous voilà d'accord maintenant; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

Cléante. Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

Maître Jacques. Il n'y a pas de quoi, monsieur.

Harpagon. Tu m'as fait plaisir, maître Jacques; et cela mérite une récompense. (*Harpagon fouille dans sa poche; maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant:*) Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

Maître Jacques. Je vous baise les mains.

Scène V.

HARPAGON, CLÉANTE.

Cléante. Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

Harpagon. Cela n'est rien.

Cléante. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

Harpagon. Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

Cléante. Quelle bonté à vous, d'oublier si vite ma faute!

Harpagon. On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

Cléante. Quoi, ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

Harpagon. C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE. Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON. Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLÉANTE. Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien ; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON. Comment ?

CLÉANTE. Je dis, mon père, que je suis trop content de vous ; et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON. Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLÉANTE. Vous, mon père.

HARPAGON. Moi ?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Comment ? c'est toi qui as promis d'y renoncer !

CLÉANTE. Moi, y renoncer ?

HARPAGON. Oui.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLÉANTE. Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON. Quoi, pendard, derechef ?

CLÉANTE. Rien ne me peut changer.

HARPAGON. Laisse-moi faire, traître !

CLÉANTE. Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON. Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE. À la bonne heure.

HARPAGON. Je t'abandonne.

CLÉANTE. Abandonnez.

HARPAGON. Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE. Soit.

HARPAGON. Je te déshérite.

CLÉANTE. Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON. Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE. Je n'ai que faire de vos dons.

Scène VI.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE, *sortant du jardin, avec une cassette.* Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! suivez-moi vite.

CLÉANTE. Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE. Suivez-moi, vous dis-je; nous sommes bien.

CLÉANTE. Comment?

LA FLÈCHE. Voici votre affaire.

CLÉANTE. Quoi?

LA FLÈCHE. J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE. Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE. Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE. Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

Scène VII.

HARPAGON, *il crie au voleur dès le jardin et vient sans chapeau.*

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (*Il se prend lui-même le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin.... Ah, c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon

cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ? de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE V.

ARGUMENT.

Harpagon has gone in quest of a magistrate, who immediately begins an investigation (Scene I.). Maître Jacques is the first person examined; he finds a ready opportunity of avenging himself on Valère, and accordingly charges him with the theft; the evidence he gives is of the most futile kind, and yet Harpagon has no doubt whatever on the reality of the accusation (Scene II.) He heaps upon the pretended steward insults and reproaches, whereupon the drollest confusion allows neither of them to understand the other. Harpagon is thinking all the time of his strong box, whilst Valère dreams of naught but Elise, and when Valère frankly acknowledges that he has exchanged a promise of marriage with the miser's daughter, the old man sees in this declaration only a fresh motive for despair. "Sir, draw up an indictment against him as a thief and a suborner." (Scene III.) It is useless for Élise to tell her

father that she has been saved from a great danger by him whom she loves; Harpagon listens to nothing (Scene IV.). Anselme luckily comes in just in time to clear the difficulty. He is identified as Don Thomas Alburci, who, having had all his property sold at Naples, was concealing himself under an assumed name. He finds a son in Valère, and a daughter in Mariane. The shipwreck which had separated them sixteen years before had thrown the daughter and her mother into the hands of pirates. Restored to freedom after a long period of captivity, they had come to Paris at last. Harpagon cares very little for the happiness which he sees around him, and he holds Anselme responsible for the ten thousand crowns which he believes Valère to have stolen (Scene V.). Cléante proves young d'Alburci's innocence by affirming that *he* knows where the strong-box is, and that he will return it safe and sound if his father allows him to lead Mariane to the hymeneal altar. Harpagon can no longer refuse, for he is certain that Anselme will defray the expenses of both marriages, consent to receive no money with Cléante and Élise, and treat him to a new suit of clothes in the bargain. Mariane and Valère are united to Cléante and Élise respectively. Anselme, or rather Don Thomas d'Alburci, forgets his trials in the society of his wife and children. Finally, Harpagon enjoys once more the sight of his "dear casket."

Scène Première.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE. Laissez-moi faire. Je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette?...

HARPAGON. Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE. Dix mille écus!

HARPAGON, *en pleurant*. Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE. Le vol est considérable.

HARPAGON. Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE. En quelles espèces était cette somme ?

HARPAGON. En bons louis d'or, et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE. Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON. Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE. Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

Scène II.

MAÎTRE JACQUES, HARPAGON, UN COMMISSAIRE, SON CLERC.

MAÎTRE JACQUES, *au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.* Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds ; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, *à maître Jacques.* Qui ? celui qui m'a dérobé ?

MAÎTRE JACQUES. Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON. Il n'est pas question de cela ; et voilà monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE, *à maître Jacques.* Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser ; et les choses iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur est de votre souper ?

LE COMMISSAIRE. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAÎTRE JACQUES. Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire; et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON. Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON. Traître! il s'agit d'autre chose que de souper, et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES. On vous a pris de l'argent?

HARPAGON. Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE, *à Harpagon.* Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAÎTRE JACQUES, *bas, à part.* Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant: depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON. Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE, *à Harpagon.* Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. Valère?

MAÎTRE JACQUES. Oui.

HARPAGON. Lui, qui me paraît si fidèle?

MAÎTRE JACQUES. Lui-même. Je croi que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. Et sur quoi le crois-tu ?

MAÎTRE JACQUES. Sur quoi ?

HARPAGON. Oui.

MAÎTRE JACQUES. Je le croi...sur ce que je le croi.

LE COMMISSAIRE. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

MAÎTRE JACQUES. Oui vraiment. Où était-il, votre argent ?

HARPAGON. Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES. Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON. Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON. Et cette cassette, comment était-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES. Comment elle est faite ?

HARPAGON. Oui.

MAÎTRE JACQUES. Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES. C'est une grande cassette.

HARPAGON. Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES. Eh, oui, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE. Et de quelle couleur est-elle ?

MAITRE JACQUES. De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE. Oui.

MAÎTRE JACQUES. Elle est de couleur... là, d'une certain couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON. Euh ?

MAÎTRE JACQUES. N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON. Non, grise.

MAÎTRE JACQUES. Eh, oui, gris-rouge ; c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON. Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ! Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon.* Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

Scène III.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. Approche. Viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE. Que voulez-vous, monsieur ?

HARPAGON. Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime ?

VALÈRE. De quel crime voulez-vous donc parler ?

HARPAGON. De quel crime je veux parler, infâme ? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser. L'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir ? pour me jouer un tour de cette nature ?

VALÈRE. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* Oh, oh ! Aurais-je deviné sans y penser ?

VALÈRE. C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALÈRE. Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms.

Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Harpagon. Comment pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte?

Valère. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Harpagon. Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

Valère. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort, et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

Harpagon. C'est bien mon intention; et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

Valère. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

Harpagon. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

Valère. Hélas! me le demandez-vous?

Harpagon. Oui vraiment, je te le demande.

Valère. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire: l'Amour.

Harpagon. L'Amour?

Valère. Oui.

Harpagon. Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

Valère. Non, monsieur; ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

Harpagon. Non ferai, de par tous les diables, je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

Valère. Appelez-vous cela un vol?

Harpagon. Si je l'appelle un vol? un trésor comme celui-là!

Valère. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute; mais ce ne sera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à

genoux, ce trésor plein de charmes ; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALÈRE. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON. Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VALÈRE. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE. Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON. C'est être bien endiablé après mon argent !

VALÈRE. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien, mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON. Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE. Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, *à part*. O ma chère cassette ! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALÈRE. Non, monsieur.

HARPAGON. Hé, dis-moi un peu ; tu n'y as point touché ?

VALÈRE. Moi, y toucher ? Ah ! vous lui faites tort,

aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle

HARPAGON, *à part.* Brûlé pour ma cassette !

VALÈRE. J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante. Elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, *à part.* Ma cassette trop honnête !

VALÈRE. Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue : et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, *à part.* Les beaux yeux de ma cassette ! il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE. Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle peut vous rendre témoignage....

HARPAGON. Quoi, ma servante est complice de l'affaire !

VALÈRE. Oui, monsieur : elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi et recevoir la mienne.

HARPAGON, *à part.* Eh ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? (*A Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALÈRE. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON. La pudeur de qui ?

VALÈRE. De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALÈRE. Oui, monsieur ; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON. O ciel ! autre disgrâce !

MAÎTRE JACQUES, *au commissaire.* Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON. Rengrégement de mal ! surcroît de désespoir ! (*Au commissaire.*) Allons monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès, comme larron et comme suborneur.

MAÎTRE JACQUES. Comme larron et comme suborneur.

VALÈRE. Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

Scène IV.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON. Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (*A Elise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*A Valère*) et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.

VALÈRE. Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON. Je me suis abusé de dire une potence; et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, *à genoux devant son père.* Ah! mon père, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent: et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont....

HARPAGON. Tout cela n'est rien; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. Mon père, je vous conjure par l'amour paternel, de me...

HARPAGON. Non, non ; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* Tu me payeras mes coups de bâton !

FROSINE, *à part.* Voici un étrange embarras !

Scène V

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

ANSELME. Qu'est-ce, seigneur Harpagon ? Je vous voi tout ému ?

HARPAGON. Ah ! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes ; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints ; qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique pour me suborner ma fille.

VALÈRE. Qui songe à votre argent, dout vous me faites un galimatias ?

HARPAGON. Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme ; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME. Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné ; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON. Voilà monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*Au commissaire, montrant Valère.*) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE. Je ne vois pas quel crime on peut me faire

de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON. Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE. Sachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME. Tout beau! Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, *en mettant fièrement son chapeau.* Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui était don Thomas d'Alburci.

ANSELME. Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON. Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin.

(Voyant deux chandelles allumées, il en souffle une.)

ANSELME. De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE. Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME. Lui?

VALÈRE. Oui.

ANSELME. Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir; et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE. Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture; et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME. Quoi! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci?

VALÈRE. Oui, je l'ose; et je suis prêt à soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME. L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE. Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi, dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés; et que la violence de mon amour, et les sévérités de son père, me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME. Mais quels témoignages encor, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE. Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui était à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE. Hélas! à vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous me dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE. Vous, ma sœur?

MARIANE. Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté, et ce furent des cor-

saires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée ; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME. O ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE. Vous êtes notre père ?

MARIANE. C'est vous que ma mère a tant pleuré ?

ANSELME. Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours ; et, ayant trouvé moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON, *à Anselme*. C'est là votre fils ?

ANSELME. Oui.

HARPAGON. Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME. Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON. Lui-même.

VALÈRE. Qui vous dit cela ?

HARPAGON. Maître Jacques.

VALÈRE, *à maître Jacques*. C'est toi qui le dis ?

MAÎTRE JACQUES. Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON. Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche !

HARPAGON. Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

Scène VI.

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES, LA FLÈCHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉANTE. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON. Où est-il ?

CLÉANTE. Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON. N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE, *à Cléante*. Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel (*Montrant Valère*), avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (*Montrant Anselme*) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME. Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON. Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE. Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME. Eh bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME. Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait ?

HARPAGON. Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE. Holà! messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON. Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE. Oui! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, *montrant maître Jacques.* Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES, Hélas! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai; et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON. Vous payerez donc le commissaire ?

ANSELME. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON. Et moi, voir ma chère cassette.

FIN DE L'AVARE.

NOTES.

Vie de Molière.

Page Line

vi, 12 *Molière*, " Dans la *dissertation sur J. B. Poquelin Molière*, etc., *par L. F. Beffara*, 1821, in 8⁰, il est établi : 1⁰ que Molière a été baptisé le 15 janvier 1622 ; 2⁰ que son père demeurait rue St. Honoré, et n'eut probablement qu'en 1626 le titre de valet de chambre-tapissier du roi ; 3⁰ que la mère de Molière s'appelait Cresset (et non Boudet ou Boutet)." (Beuchot.)

15 *Fripier*, dealer in second-hand clothes. Etymology uncertain ; spelt *fupier* in the thirteenth century. Du Cange : *feuperries*. " Nus ne puet estre *frepier* dedenz la banlieue de Paris, c'est à savoir vendeur ou achateur de robes viez ou langes." (Livres des Métiers.)

20 *Leur charge*, in 1637. The salary was 300 livres.

25 *De Bourgogne*. As far back as the year 1543 a theatre had been erected by the *Confrères de la Passion*, in the rue Mauconseil, on a plot of ground originally belonging to the hôtel of the Dukes of Burgundy.

vii, 1 *Externe*, day pupil.

4 *Au collège*. At the Collège de Clermont, now Lycée Louis le Grand.

11 *Chapelle et Bernier*. The description of Bernier's travels, published for the first time in 1670-1671, is still considered to be remarkably accurate. He was surnamed *le Mogol*, on account of his voyages to the East, and *le joli philosophe*.

Chapelle's amusing *Voyage en Provence et en Languedoc*, in the composition of which he had Bachaumont for his *collaborateur*, has become a classical work. Chapelle (Claude-Emmanuel L'huillier) was born in 1621 or 1626, and died in 1686.

20 *En usent*, behave.

21 *Le célèbre Gassendi*. Gassendi's complete works were published in six folio volumes by Sorbière. See M.

Page Line

vii, Franck's Dictionnaire des Sciences Philosophiques, art. "Gassendi," and M. Bouillier's "Hist. de la Philosophie Cartésienne," i. p. 542.

35 *En* 1641. The year marked by the war against Spain and the conspiracy of Cinq-Mars.

viii, 5 *Alexandre Hardy*, playwright to the "Théâtre du Marais," published forty-one of his dramas, the only readable one being the tragedy of *Marianne*, which was brought out in 1610.

5 *Antoine de Monchrétien* was a disciple of the poet Garnier, and composed several tragedies which are remarkable by a certain elegance in the style.

6 *Balthazar Baro*, a lawyer as well as a poet, and a *protégé* of the Duchess de Chevreuse.

8 *De l'avilissement.* Corneille's tragedy *Clitandre* was performed for the first time in 1630.

13 *A la mode.* Cardinal Richelieu even composed a tragedy, *Mirame*, performed in 1639 under the name of Desmarets.

19 *L'illustre théâtre.* "Cette troupe, après avoir joué la comédie par amusement, la joua par spéculation. Elle donna d'abord des représentations aux fossés de la porte de Nesle, sur l'emplacement desquels se trouve aujourd'hui la rue Mazarine; alla ensuite chercher fortune au port Saint-Paul, et revint enfin s'établir au faubourg Saint-Germain, dans le jeu de Paume de la Croix Blanche, rue de Bussy." (Taschereau.)

20 *Artaxerce*, tragédie représentée par l'illustre théâtre; Paris. Cardin-Besongne, 1645, 4°. The brothers Parfait have given an account of this tragedy in their *Histoire du Théâtre Français*, vol. vi. p. 371.

32 *Ceux de l'hôtel de Bourgogne.* Le Grand (Henri), surnamed *Turlupin* and *Belleville*; Guéret, or rather Guéru (Hugues), surnamed *Fléchelles* and *Gautier Garguille.* Nothing certain is known respecting the date either of his birth or of his death. About Arlequin and Scaramouche, M. Taschereau says: "Arlequin, créateur de l'emploi auquel il a laissé ce nom, s'appelait réellement Dominique. Quant à Scaramouche, que Voltaire cite également comme ayant changé le sien par égard pour celui de ses pères, nous sommes plutôt porté à croire qu'il ne le fit que par un amour-propre assez bien entendu, et qui lui était tout à fait personnel; car il ne s'était réfugié en France que pour échapper au juste châtiment des lois dont ses escroqueries avaient provoqué

Page Line

viii, la sévérité, et le nom de Tiberio Fiurelli, flétri par une condamnation aux galères, ne demandait plus de ménagements de cette nature."

30 *Auteur de la tragédie.* François de Molière, who died about 1623, composed a romance entitled *Polyxène.*

ix, 16 *De Barbouillé,* or rather *du barbouillé.* See M. Louandre's edition of *Molière,* vol. i.

27 *Et de la Debrie.* "Sur ce passage, M. Beffara, dans sa *dissertation,* remarque 1° que Voltaire aurait dû dire : "De deux frères nommés Béjart, de Gros René, &c. ; 2° qu'il ne parle pas de Debrie qui, ainsi que sa femme, faisait pourtant partie de la troupe." (Beuchot.)

Rather : "De Duparc, *fils* d'un pâtissier."

29 *Béziers* (Latin, *Biterra* or *Biterræ*), a small town in the department of Hérault, in the south of France.

x, 9 *Monsieur, frère unique du roi.* Philippe, Duke d'Orléans. The queen-mother, Anne of Austria.

11 *Nicomède.* A tragedy by Pierre Corneille.

xi, 11 The word *vaisseau* is often used in the sense of the inside of a large building.

16 *Hoquet,* hiccough.

18 *La femme......*Marie Angélique Gassaud Du Croisy, wife of Paul Poisson.

32 On Molière's enemies, see Taschereau's *Histoire de Molière.*

xii, 31 On Chapelle, see above. Jonsac was an obscure voluptuary ; Jacques Vallée Desbarreaux is better known. He composed a number of songs and fugitive pieces of poetry, in which he professed what Voltaire calls *la philosophie,* that is to say, Atheism. Under the influence of a severe illness he retracted, however, his irreligious opinions in a famous sonnet, which deserves to be quoted here :

"Grand Dieu, tes jugements son remplis d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité ;
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre.

Page Line

xii,

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?"

We regret to have to say that when he recovered his health, Desbarreaux disowned this touching expression of repentance. Voltaire ascribes the sonnet to the Abbé de Lavau.

33 Auteuil, forming since 1860 a part of Paris, was originally a pretty little village near the Bois de Boulogne. Boileau, Helvétius, Cabanis, D'Aguesseau, Rumford, used to live at Auteuil.

36 Victor de Rochechouart, Count and afterwards Duke de Mortemart and de Vivonne, the son of Madame de Montespan, was celebrated for his wit, but very loose in his character.

37 Lælius (C.) Nepos, consul B.C. 190, a great friend of Scipio Africanus and of the historian Polybius.

38 Publius Terentius Afer, died about 159 B.C.

xiii, 16 *Brouillés depuis.* In this estrangement Racine appeared to great disadvantage, and showed himself guilty of the most unjustifiable malice.

22 On Michel Boiron, better known under the name of Baron, see an interesting article in M. Jal's Dictionnaire Critique de Biographie et d'Histoire.

xiv, 7 "Ce fut," says M. Beuchot, "le 20 février, 1662, que Molière épousa Armande-Grésinde-Claire-Elisabeth Béjart, sœur cadette et non fille de celle qu'on disait mariée à un Modène." See M. Jal's Dictionnaire, s. v. *Béjart.*

12 *La naissance de cette fille.* "Elle s'appelait Esprit Magdeleine, née ou du moins baptisée le 4 août 1665, elle eut pour parrain et marraine Modène et La Béjart, ses oncle et tante. Elle épousa Rachel de Montalant, avec qui elle passa sa vie à Auteuil. Elle n'a point eu d'enfants." (Beuchot.)

39 *Archevêque de Paris.* François de Harlay de Chanvallon took a leading part in the revocation of the Edict of Nantes, and performed the ceremony of the secret marriage between Louis XIV. and Madame de Maintenon.

xv, 15 The Jesuit Bouhours obtained great celebrity as a critic. His most celebrated work is his *Pensées Ingénieuses des Anciens et des Modernes*, published in 1689. The following epitaph composed upon him is amusing:

Ci-gît un bel esprit qui n'eut rien de terrestre ;
Il donnait un tour fin à ce qu'il écrivait ;
La médisance ajoute qu'il servait
Le monde et le ciel par semestre.

Page Line

xv, 18 *De leur ingratitude.* The following epitaph deserves also to be quoted; it was composed by La Fontaine:

"Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière sont morts."

30 Le Gallois de Grimarest. His biographical notice of Molière was published in 1705, 12mo.

32 The Duke de Sully died in 1712. See *Saint-Simon's Memoirs*, ed. Hachette, x. 282, 283.

32 Philippe, prince-prieur de Vendôme, last representative of the Vendôme family; resided habitually at the Temple in Paris, where he was constantly surrounded by a large circle of wits and voluptuaries.

32 Guillaume-Amfrye, Abbé de Chaulieu. His talent for poetry, combined with his taste for pleasure, caused him to be surnamed *l'Anacréon du Temple.*

Notice sur l'Avare.

xvii, 16 *C'est Harpagon.* "Voici, pour le coup, une vraie comédie de caractère...... Nulle part ailleurs nous ne rencontrons un contraste plus saillant entre le caractère et les situations. Harpagon n'a pas secoué les formes de la bonne société, mais il s'efforce d'y satisfaire au moins de frais possible. Contraint d'avoir un intendant, un cuisinier, un laquais, des chevaux, il fait mourir ceux-ci de faim et s'applique sans cesse à rogner sur la vie des autres....... Molière n'a prétendu nous montrer que l'avare au sein de sa famille; il a d'ailleurs écarté tout ce qui pouvait s'écarter. Il déploie ici une force d'abstraction étonnante; rien ne dévie de l'unité d'intention; tout est subordonné au caractère principal; tout y converge; tout en dérive; on ne saurait imaginer un tout plus complet." (Vinet.)

18 *Avec froideur.* "Croirait-on que l'emploi de la prose, dans une comédie de caractère en cinq actes, compromit gravement le succès de *l'Avare?* Le témoignage des contemporains, en particulier de Grimarest, confirmé par Voltaire, ne permet pas d'en douter." (Génin.)

Page **Line**

xx, **2** ***Harpagon*, from the Lat. *harpagonem*.** Gr. Ἅρπη, a bird of prey, a falcon. Ἁρπάζω, to ravish away, to carry off. *Harpagon* has become a common name, and serves to designate a miser, just as *Tartuffe*, an hypocrite, *Alceste*, a misanthropist, *Lovelace* (in Richardson's *Clarissa Harlowe*), a rake; *Séide* (in Voltaire's tragedy, *Mahomet*), a devoted and fanatical supporter; *Robert Macaire* (in Antier's vaudeville, *l'Auberge des Adrets*), a clever swindler; *Gavroche* (in M. Victor Hugo's novel *Les Misérables*, a street Arab. The name occurs in the supplement to Plautus's play, by Codrus Urceus, v. 2:

> "Tenaces minium dominos nostra ætas tulit,
> Quos *Harpagones*, Harpiglas et Tantalos
> Vocare soleo."

ACTE I.

Scène 1.

2, **11** *Que les choses ne fussent pas.* "Expression un peu vague, et qui néanmoins ne manque pas de clarté. Élise fait à Valère des aveux qui, malgré toute la franchise de son honnêteté, doivent lui causer qelque embarras." (Lavigne)

3, **6** *D'une innocente amour.* "Amour était primitivement du féminin, comme *honneur* et comme les substantifs abstraits dérivés de mots latins en *or*. Les grammairiens du seizième siècle essayèrent de rendre à ces noms le genre qu'ils avaient dans la langue d'où ils avaient été tirés; ils y réussirent pour *honneur* et en partie pour *amour*, lequel est devenu masculin au singulier (excepté en poésie) tout en restant du féminin au pluriel.

> 'Il sait, car leur *amour* ne peut être *ignorée*,
> Que de Britannicus Junie est adorée.'"
>
> (Racine, *Britannicus*.) (Lavigne.)

16 *Les seules actions.* The position of the adjectives here gives more emphasis to the meaning. Bossuet says in like manner: "Le sage a raison de dire que leurs *seules* actions peuvent les louer." See, also, further on: *mon seul amour*.

25 *Par les personnes que l'on aime.* Comp. *Tartuffe*, iv. 3: "On est aisément dupé par ce qu'on aime."

Page Line

29 *Je retranche mon chagrin......qu'on pourra me donner.* *Retranche* here is put for *borne*—*Donner du blâme*, by analogy with *donner des éloges*.

4 8 *Domestique de mon père.* " Ce dévouement, cette 'générosité surprenante, ces hommages assidus,' ces difficultés vaincues sont bien dans le goût romanesque et auraient plu sans doute à la *Magdelon* des *Précieuses ridicules*, qui proclame que 'le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures.' (Voyez les *Précieuses ridicules*, Scène iv.)—Mais ce qui oblige Valère à cacher sa fortune, c'est le caractère d'Harpagon, et nous ne pouvons reprocher à Molière d'être tombé dans le défaut qu'il avait critiqué chez autrui ; le déguisement de Valère n'est pas une invention gratuite et banale : l'avarice du père d'Élise explique tout ce qui se passe d'étrange dans sa maison.

Notons dans ce passage deux alexandrins qui se sont glissés dans la même phrase :

" En ma faveur votre fortune déguisée."

et, une ligne plus haut :

" Vous faisant négliger et parens et patrie."

" *Domestique* ne signifiait pas seulement *serviteur à gages*, mais tout homme retenu par des fonctions quelconques auprès d'un autre homme et faisant partie de sa maison (*domus*)." (Lavigne.)

20 *Des choses plus étranges.* " Dans cette *exposition* de la pièce, Molière répond d'avance aux critiques qu'on pourrait lui adresser : il se justifie lui-même en justifiant Élise et Valère. La Bruyère aussi a dit avec dureté : 'Il y a d'étranges pères, etc.,' (*De l'homme*) ; mais, pas plus que l'auteur de *l'Avare*, il n'a songé à porter atteinte à l'autorité paternelle ; il n'a fait que s'indigner contre ceux dont les vices dégradent aux yeux de leurs propres enfants, le caractère respectable de la paternité." (Lavigne.)

35 *Quel personnage je joue !* Compare the Lat. *personam ferre*. M. Génin, *à propos* of this scene, quotes La Harpe's remark : " Si Molière ne versifia pas *l'Avare*, c'est qu'il n'en eut pas le temps ;" and he goes on to say : "*l'Avare* est presque tout en vers libres...... L'auteur n'a pas eu le temps d'y attacher les rimes, mais la mesure y est déjà. Il n'y a qu'à ouvrir au hasard :

VALÈRE.

Vous voyez, comme je m'y prends,
Et les adroites complaisances

Page Line

4, 35 Qu'il m'a fallu mettre en usage
Pour m'introduire à son service;
Sous quel masque de sympathie,
Et de rapports de sentiments
Je me déguise pour lui plaire,
Et quel personnage je joue
Tous les jours avec lui
Afin d'acquérir sa tendresse,
J'y fais des propos admirables," etc., etc.
(*Lexique de la langue de Molière*, p.p. 412, 413.)

See also Voltaire's *Questions encyclopédiques* : *art dramatique*, *comédie*.

1 *On n'a que faire.* Latinism, for *on n'a pas besoin.*

5 *Impertinent* here is taken in its original meaning of what is done out of the right time or place. It applies to persons as well as things. Thus :

" *L'impertinent !* sans lui j'étais dehors."
(Racine, *Les Plaideurs*.)

" *L'impertinente* crainte !
Que m'importe de perdre une amitié si feinte !"
(Corneille, *La Suivante*.)

6 *Lorsqu'on l'assaisonne en louanges.* "On dit plus souvent *assaisonner de*...... Ce terme était fréquemment employé par les contemporains de Molière dans le sens figuré.—Remarquez comme la métaphore est exactement suivie : les louanges relèvent de leur goût agréable l'impertinent et le ridicule et le font *avaler*. On trouve une figure analogue dans les *Femmes savantes*, acte iii, scène ii. Trissotin parle d'une épigramme, *plat* de huit vers, auquel il joindra le *ragoût* d'un sonnet qui a passé pour avoir quelque délicatesse.

'Il est de sel attique *assaisonné* partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon *goût*.' "

Compare Gay's lines : (Lavigne.)

" For flattery never seems absurd,
The flatter'd always take your word ;
Impossibilities seem just,
They take the strongest praise on trust."

Scène II.

Page Line

6, 28 *Et me dites = et dites-moi.* "Construction qui donne plus de précision et plus d'énergie à la phrase (au lieu de *dites-moi*). C'est l'usage constant au XVIIe siècle et même au XVIIIe de placer ainsi le pronom complément avant le verbe, dans les phrases où deux impératifs se suivent.

> 'Va, cours, vole et *nous* venge.'"
>
> (Corneille, *Le Cid.*) (Lavigne.)

7 3 *Une honnêteté adorable, une...* "Cléante, tout rempli de son sujet, croit n'en avoir pas assez dit, et les expressions lui manquent, comme à Orgon faisant l'éloge de Tartuffe :

> 'C'est un homme... qui... ha... un homme...'

Et la dupe de l'hypocrite ajoute même un peu plus loin, comme fait ici le fils d'Harpagon :

> 'Ha! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre.'"
>
> (*Tartuffe.*) (Lavigne.)

4 *Je voudrais que vous l'eussiez vue.* "Molière, toujours attentif à rendre ses amants intéressants, ne fonde pas uniquement l'amour de Cléante pour Mariane sur les charmes dont cette jeune personne est ornée; il y ajoute l'attrait non moins puissant et universel de la vertu, de la bonté. C'est ainsi que, dans *les Fourberies de Scapin*, suivant les traces de Térence, il rend Octave amoureux d'Hyacinthe, à la seule vue des larmes si touchantes que lui fait verser la mort de sa mère." (Auger.)

7 *Il me suffit que vous l'aimez.* "*Que vous l'aimez* exprime un fait certain, indépendant; c'est pour cette raison que le verbe est à l'indicatif, le mode de l'affirmation. *Ceci* (*à savoir* que vous l'aimez) *me suffit*." (Lavigne.)

10 *Son avarice insupportable.* "L'avarice insupportable du père, voilà la cause et, dans une certaine mesure, la justification des fautes des enfants : Harpagon rend Cléante et Élise coupables, et c'est son châtiment; il retrouvera sa cassette, soit, mais il n'aura pas l'amour, il n'obtiendra pas le respect de sa famille." (Lavigne.)

8, 5 *Pour nous achever.* Other reading: *pour achever notre confidence.*

Scène III.

Page Line

8, 8 *Hors d'ici tout à l'heure.* "Exi, inquam! age, exi! exeundum hercle tibi hinc est foras."—(PLAUTUS, *Aulularia*, i. 1.)

10 *Maître juré filou.* "Les *jurés*, dans les corporations, étaient les hommes qui avaient prêté les serments exigés par la maîtrise.—Les *maîtres* jurés veillaient à l'observation des statuts et règlements adoptés par les corps d'artisans. Un *maître juré filou* est donc un filou qui satisfait à toutes les conditions de son métier.—*Non fur, sed trifur. Gibier de potence* rappelle un vers de Plaute :

'Continuo hercle ego te dedam discipulam cruci.'"

(*Aulularia.* i. 1.) (Lavigne.)

12 *Que je ne t'assomme* : Lest I should knock you down. (From *somme*, a burden. Comp., *bête de somme.*) "*Assommer*=écraser sous le poids d'une *somme.*" (Brachet.)

EUCLIO.

"Exi, inquam, age exi : exeundum hercle tibi hinc est foras,
Circumspectatrix........

STAPHYLA.

Nam cur me miseram verberas?

EUCLIO.

Ut misera sis,
Atque ut te dignam mala malam ætatem exigas.

STAPHYLA.

Nam qua me nunc causa extrusisti ex ædibus!

EUCLIO.

Tibi ego rationem reddam, stimulorum seges?"

(*Aulularia* i., 1.)

26 *Dont les yeux maudits......* "Métaphores qui n'ont rien d'outré dans la bouche d'un homme emporté par sa passion ; les yeux de La Flèche deviennent des ennemis qui assiègent, qui dévorent : il est impossible de parler avec plus de force.—Plaute avait dit :
'Circumspectatrix cum oculis emissiciis!' (i., 1.)
(*Emissiciis* est un mot heureusement forgé par l'auteur latin : des regards que Staphyla *envoie à la découverte.*)" (Lavigne.)

Page Line

8, 31 *Un homme volable :*

"Ego intus servem ? an, ne quis adis auferat?
Iram hic apud nos nihil est aliud quæsti furibus."

(*Aulularia*, i., 3.)

35 *Ne voilà pas de mes mouchards.* "Le pronom possessif ne désigne pas ici un objet qui appartient à celui qui parle ; il exprime plutôt la familiarité et le dédain.—*Mouchard*, terme de mépris pour *espion;* vient peut-être de *mouche*, qu'on emploie dans le même sens." (Lavigne.)

9, 1 *Qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent :*

"Nimisque ego hanc metuo male,
....
Neu persentiscat, aurum ubi est absconditum."

(*Aulularia*, i., 1.)

5 *Vous avez de l'argent caché ?* "Le vice d'Harpagon l'a rendu un objet de mépris pour ses serviteurs : La Flèche se plaît à exciter son inquiétude ; il raille, il "raisonne," il est impertinent : mais dans son insolence, il touche si juste, que son maître, faute de bonnes raisons, en est réduit à dire des injures et à faire des menaces." (Lavigne.)

22 *Les autres.* "Marmontel prétend que *les autres* est une faute du comédien qui s'est glissée dans l'impression et qu'il faut lire *l'autre.* Nous ne voyons pas ce que que la pensée gagnerait à cette correction et nous nous en tenons au texte publié sous les yeux de Molière (qui était du reste le *comédien* dont parle Marmontel).—On connaît le sévère jugement de Fénelon sur ce trait comique : "Je soutiens contre Molière qu'un avare qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé." (*Lettre sur les occupations de l'Académie*, ch. vii.) Molière n'a pas dit la *troisième* main, et la critique de Fénelon n'atteint que Plaute, dans l'*Aulularia* duquel Euclion s'adresse en ces termes à son esclave :

'...... Ostende huc manus.
—Em tibi.—Ostende.—Eccas.—Video. Age, ostende etiam tertiam.—(iv. 2.)' "

"La précision du mot *tertiam* rend le cri d'Euclion invraisemblable ; celui d'Harpagon nous paraît au contraire fort naturel : l'avare cherche les mains qui l'ont volé, et, comme celles

Page Line

9, 22 de La Flèche sont vides, il en demande d'*autres*, sans réflexion, parce que le propre de la passion est de troubler l'esprit qu'elle possède. Il nous semble donc que, loin de blâmer Molière, il faudrait le louer d'avoir si bien compris l'intention de Plaute et de l'avoir rendue beaucoup mieux que n'avait fait Plaute lui-même. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce trait un passage d'une comédie imprimée en 1663 (*le Riche vilain*, par Chappuzeau). Crispin soupçonne Philipin, valet de son neveu, de lui avoir dérobé quelque chose.

'...... Ça, montre-moi ta main.
—Tenez.—L'autre.—Tenez, voyez jusqu'à demain.
—L'autre.—Allez la chercher. En ai-je une douzaine?' " (Lavigne.)

27 *N'as-tu rien mis ici dedans?*

" ..Agedum, eractidum pallium.
—Tuo arbitratu.—Ne inter tunicas habeas."
(*Aulul.* IV, 2.)

30 *Ces grands hauts-de-chausses.* "Les *hauts-de-chausses* (l'édition *princeps* porte: *haut-de-chausses*) sont des *recéleurs*, comme les mains sont des *voleurs* — et c'étaient ces mains-là, celles qui avaient volé, que l'avare prétendait trouver. Cette expression *hauts-de-chausses recéleurs* confirme donc à nos yeux notre opinion au sujet de "les autres." Le *haut-de-chausse* était le vêtement qui couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux et qui, en se retrécissant, est devenu la culotte, et, en s'allongeant, le pantalon. Il se terminait au *haut* des bas ou *chausses*."
(Lavigne.)

34 *Que j'aurais de joie à le voler!* "Exclamation fort naturelle, qui prépare habilement le vol de la cassette. Dans Plaute :

'Emortuom ego me mavelim leto malo,
Quam non ego illi dem hodie insidias seni.'"
(*Aulul.* iv., 3.) (Lavigne.)

39 *Que vous fouillez*, or, according to another and better reading, *fouilliez*.

10, 13 *Des vilains et des ladres. Vilain* (du latin *villa*, maison de campagne, qui a donné au bas-latin *villanus* homme des champs), homme de la campagne, paysan, *qui n'est pas noble*: de là l'adjectif *vilain*, *vilaine*, qui se prend en mauvaise part, dans tous les sens opposés à celui de *noble*, *généreux*, tels que: grossier, déshonnête, méchant, dangereux et particulièrement *avare*. Le substantif *vilenie* a des acceptions ana-

Page Line

10, 13 logues.—*Ladre*, selon M. Littré, était le nom vulgaire du Lazare de l'Évangile, "de celui qui, couvert d'ulcères, était à la porte du riche, et que le moyen âge disait lépreux.... Le mot est bien fait, l'accent étant sur *la*, *lázărus*." *Ladre* a désigné en effet l'homme atteint de la lèpre, *ladrerie*; cette maladie amenait, disait-on, l'insensibilité physique; le mot s'est donc appliqué naturellement à l'insensibilité morale; *ladre* est devenu dès lors synonyme de *dur*, *insensible*, *avare*. La *vilenie*, c'est *l'avarice grossière et avilissante*; la *ladrerie*, c'est *l'avarice dure et impitoyable*: Harpagon mérite ces noms injurieux, que lui donne indirectement son valet, car ce *type* de l'avare réunit toutes les nuances de la passion qu'il personnifie." (Lavigne.)

22 *Je pourrais bien parler à ta barrette.* "Locution proverbiale: *parler ferme et de près à quelqu'un*. Ici, le sens est plus fort et plus menaçant (tel que celui du verbe familier *calotter*, formé d'un substantif qui, comme *barrette*, désigne une coiffure). La *barrette* était un bonnet plat, porté par les laquais et les paysans. Aujourd'hui, on appelle ainsi le bonnet carré et rouge des cardinaux. Rapprochez de *barrette* le mot *béret*, qui se dit de la coiffure ronde et plate en usage surtout dans les Pyrénées."

(Lavigne.)

30 *Qui se sent morveux, qu'il se mouche.* "Expression proverbiale et très familière: elle est bien placée dans la bouche d'un valet.—L'ellipse de *celui* et l'inversion lui donnent beaucoup d'énergie. On dit d'ordinaire: *qui se sent morveux se mouche*, (celui) qui se sent coupable d'une faute prend pour lui la critique générale qui en est faite." (Lavigne.)

37 *Sans te fouiller = sans que je te fouille.*

"Jam scrutari mitto. Redde huc! Quid reddam? Ah, nugas agis.
Certe habes. Habeo ego? quid habeo? Non dico: audire expetis.
Id meum, quidquid habes, redde. Insanis: perscrutatus es
Tuo arbitratu, neque tui me quidquam invenisti penes." (*Aulularia*, IV. 2.)

11, 4 *Va-t'en à tous les diables!*

"...hic nihil habet. Abi, quo lubet.
Juppiter te dique perdant!"

(*Aulularia*, IV. 2.)

Page Line

11, 6 *Je te le mets sur ta conscience, au moins.* "Précaution superflue, puisque Harpagon a fouillé partout: c'est un trait de caractère dont rien, dans Plaute, n'a pu donner l'idée à Molière, toujours créateur, même lorsqu'il imite." (Lavigne.)

Scène IV.

8 *Ce chien de boiteux-là.* Latinism. Comp. *Salus viri, monstrum mulieris.* Le rôle de *La Flèche* était joué par Béjart cadet, comédien fort aimé du parterre et qui s'était estropié peu de temps avant la représentation de *l'Avare*. Molière fit accepter sur la scène l'infirmité de cet acteur en la prêtant au valet de Cléante.

13 *Une cache fidèle.*

"Nunc ibo, ut visam, estne ita aurum, ut condidi,
Quod me sollicitat plurumis miserum modis."
(*Aulularia*, i. 1.)

Note.—*Cache*, endroit où l'on peut *cacher* quelque chose, se cacher soi-même.

"...... Je sais, sire, une *cache*,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache."
(La Fontaine, *Le Renard, le Singe et les Animaux*.)

Scène V.

12, 29 *Cela m'accommoderait fort.* "Dans Plaute, Euclion répète sans cesse qu'il est pauvre, ce qui est fort bien; mais Harpagon dit la même chose, ce qui est encore mieux, parce qu'on sait le contraire. Euclion est pauvre, et est à peu près dans le cas du savetier de La Fontaine, à qui ses cent écus tournent la tête; il a trouvé dans sa maison un trésor dans un pot de terre que son grand-père avait enfoui. Dans *l'Avare* de Molière ce trésor n'a pas été trouvé; il a été amassé, ce qui vaut beaucoup mieux; de plus, Harpagon est riche et connu pour tel, ce qui rend son avarice plus odieuse et moins excusable."
(La Harpe.)

13, 6 *Tout cousu de pistoles.* "Terme de compte qui se disait de dix livres tournois, et qui se dit aujourd'hui de dix francs." (Littré, *Diction.*, article *Pistole.*)

Page Line

13, 6 Compare the lines of the poet Gay:

> "He looked, and saw the miser's breast,
> A troubled ocean, ne'er at rest."

12 *Il y aurait là de quoi faire une bonne constitution.* De quoi constituer une rente.

15 Le *marquis*, l'extérieur, les habitudes, les mœurs, le caractère des marquis *en général;* ce substantif est ici une sorte de terme générique et collectif.

We need scarcely notice that in the play of Molière the *marquis* is the type of the *parvenu* nobleman, ridiculous by his pretentions and intolerable by his arrogance. The following extract from *l'Impromptu de Versailles* is worth quoting on this subject:

"Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, et parlera assis, hors les marquis qui tantôt se lèveront, et tantôt s'assoiront, suivant leur inquiétude naturelle;" and a little before: "Toujours des marquis! Oui, toujours des marquis! Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis est aujourd'hui le plaisant de la comédie; et, comme dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet buffon qui fait rire les auditeurs; de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie." See also Regnard's comedy: *Le Joueur*, iv. 10. Donneau de Vizé and de Villiers published together a play entitled *La Vengeance des Marquis.* In his amusing novellette, *La Mère de la Marquise*, M. Edmond About says: "Tous les marquis sont de la vieille roche, car depuis Molière on n'en fait plus."

25 *Afin de le trouver un jour.* "Mettre de l'argent de côté *pour le trouver un jour* est un principe de sage économie par lequel l'avare excuse l'usure qu'il pratique et voudrait voir pratiquer à son fils. Nous sommes féconds en sophismes et nous trouvons facilement d'honnêtes raisons pour justifier nos vices aux yeux des autres et à nos propres yeux." (Lavigne.)

27 *Lardé de rubans;*—"*cousu de pistoles* un peu plus haut: c'est la passion qui inspire ces métaphores vives et énergiques; loin d'être le partage des savants, elles sont fréquentes dans la langue populaire, et l'on a eu raison de dire qu'il se faisait plus de figures de rhétorique un jour de marché à la halle que pendant une année entière à l'Académie." (Lavigne.)

32 *Des cheveux de son crû qui ne coûtent rien.* "Expression pittoresque; *qui ne coûtent rien* est un trait de caractère." (Lavigne.)

Page Line

13, 35 *A ne les placer qu'au denier douze.* One denier of interest for twelve that have been lent; *i. e.*, a little more than eight per cent.

14, 32 *Son air et sa manière?* "Ces termes sont à peu près synonymes (*species habitusque corporis*); ils désignent tous les deux *l'apparence extérieure* d'une personne; mais il semble que le premier est plus général et que le second exprime une idée plus particulière: la *manière* de quelqu'un est ce je ne sais quoi de distinctif et de personnel qui se remarque dans les gestes, dans la démarche, dans les moindres mouvements. C'est de ce sens de *manière*, devenu très rare, qu'est dérivé celui du pluriel *les manières* de quelqu'un." (Lavigne.)

15, 30 *Un grand verre d'eau claire.* "Remède peu coûteux. Harpagon ne dit pas un mot qui ne trahisse sa préoccupation constante. Cléante avait raison de dire à sa sœur: 'Peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous?'" (Lavigne.)

The following passage, taken from a fifteenth century poem, illustrates rather curiously the miseries entailed by avarice:

"Premier tu te mets en dangier
De perdre le boire et manger,
D'avarice qui te viendra;
Puis le grand diable viendra
Qui te dira qu'on te desrobe...
Un rische a toujours doubte et tremble
De paour qu'on lui emble le sien;
Mais un poure homme qui n'a rien
Jamais il ne craiènt le deschet;
Car qui n'a rien, rien ne lui chet."

Scène VI.

31 *Voilà de mes damoiseaux*, "comme plus haut: *ne voilà pas de mes mouchards.* Nous avons remarqué la nuance dédaigneuse que le *possessif* donnait à ce tour de phrase. *Damoiseau* se dit d'abord des jeunes nobles qui n'avaient pas encore été armés chevaliers; par dérivation, ce mot s'appliqua plus tard aux jeunes gens élégants, empressés auprès des dames, gracieux et efféminés. (Jusqu'au seizième siècle, on employait la forme *damoisel*, d'où le féminin *damoiselle*, jeune fille noble.) Molière écrit *flouet* et non *fluet*; c'est l'orthographe admise au dix-septième siècle, ce qui prouve qu[illegible] de

Page Line

15, 31 *flou*, employé au moyen âge et au quinzième siècle par Villon dans le sens de *délicat*, *faible*, *maigre*. Aujourd'hui, *flou* est encore usité comme terme de peinture, un pinceau *flou*, c'est-à-dire gracieux et léger; *peindre flou*, peindre avec délicatesse et légèreté, en fondant les teintes (peut-être saisit-on là l'origine du mot, le latin *fluidus*)." (Lavigne.)

16, 6 *Dont on vante les grands biens !* "Voilà la principale qualité du seigneur Anselme aux yeux d'Harpagon. C'est grâce à elle que cet homme 'qui n'a pas plus de cinquante ans,' paraît mûr, et non point vieux ; rien de plus spirituel que ces *euphémismes* involontaires." (Lavigne.)

"Dans presque toutes les comédies de Molière il y a une jeune fille qu'on veut marier contre son gré. Le talent du poète est d'avoir varié cette situation uniforme par le seul effet du caractère et du ton des personnages. Élise n'a point appris à respecter son père. Ce seul trait suffit pour donner de la nouveauté à une situation qui est cependant la même que celle de Mariane dans le *Tartuffe* et d'Henriette dans *les Femmes savantes*." (Aimé Martin.)

35 *Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.* "Ainsi dans le *Tartuffe*:

DORINE.

'Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?'

MARIANE.

'De me donner la mort, si l'on me violente.'

DORINE.

'Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage.
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.'

"Harpagon est de l'avis de Dorine, et il a raison de répondre à sa fille *tu ne te tueras point* ; mais il a grand tort d'ajouter *et tu l'épouseras*." (Lavigne.)

40 *A-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?* "Réponse d'une impitoyable justesse : dans cette famille troublée, c'est le père qui a toujours les premiers torts ; c'est lui qui, en rendant son autorité odieuse et méprisable, détruit dans le cœur de ses enfants l'affection et le respect. L'auteur ne cherche donc pas, encore une fois, à justifier les enfants rebelles ; il avertit les pères qu'ils doivent se montrer dignes du noble caractère dont la nature les a revêtus." (Lavigne.)

[illegible]

[illegible] dans [illegible] à son [illegible] demande [illegible] légale [illegible]

[illegible]

[illegible] individuellement [illegible]

[illegible] à son enfant.

Page Line

19, 7 ...E. 'Verum intervisam domum.
M. Quo abis?—
E. Jam huc ad te revortar: nam est, quod invisam domum.'

(*Aulul.* ii, 2.)

'Tous les jours il avait l'œil au guet; et, la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent....' "

(La Fontaine, *Le Savetier et le Financier.*)
(Lavigne.)

Scène VIII.

15 *Que la vérité fait cabrer.* Comp. Horace:

"Cui male si palpere, *recalcitrat* undique tutus."
(*Satir.* ii. 1.)

Scène IX.

20, 6 *D'une fermeté...oui, il faut qu'une fille obéisse à son père.* "Ainsi, dans *les Plaideurs* de Racine, L'Intimé, parlant de Léandre à Isabelle, change brusquement de ton en apercevant Chicaneau:

'...... Il ne dort non plus que votre père.
Il se tourmente: il vous...fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.' "

(Lavigne.)

10 *Elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne* Comp. *Tartuffe*:

"Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux."

Scène X.

21, 4 *L'honnête homme de père qu'il vous a donné.* "*Honnête homme* a, au XVIIe siècle, un sens fort étendu; il s'applique, non [illegible] à l'homme *honorable*, mais à celui dont les [illegible] sont polies, l'esprit cultivé, qui est d'un commerce [illegible], qui évite le ridicule."
(Lavigne.)

Scène VII.

Page Line

17, 30 Un *gentilhomme qui est noble*, "trait dirigé contre les larrons de la noblesse, fort nombreux du temps de Molière.—Nous avons remarqué plus haut *accommodé*, dans le sens de *à l'aise, riche*.—Dans Plaute :

'Ætatem meam scis ?—Scio, esse grandem, item ut pecuniam.' "

(*Aulul.* ii. 2.) (Lavigne.)

18, 9 *Sans dot !* "L'idée de ce fameux *sans dot !* est dans Plaute, mais quel merveilleux parti Molière à su en tirer !—Dans *l'Aulularia*, le riche Mégadore demande en mariage la fille d'Euclion, qui a trouvé un trésor, mais veut, de crainte des voleurs, être regardé comme pauvre." (Lavigne.)

M. "Eam desponde mi.—E. At *nihil est dotis* quod dem.—M. Ne duas,
Dummodo morata recte veniat, dotata est satis.
E. Eo dico ne me thesauros reperisse censeas."

(*Aulul.* ii, 2.)

"...M. Mihi despondes filiam ?—E. Illis legibus,
Cum illa dote, quam tibi dixi.—M. Sponden ergo ?—
E. Spondeo.—M. Istuc di bene vortant !—E. Faxint !
Illud facito ut memineris. Convenisse, ut *ne quid dotis* mea ad te adferret filia...."

(*Aulul.* ii, 2.)

25 *Il y a des gens qui pourraient vous dire.* "L'embarras de Valère est fort plaisant ; n'osant dire franchement ce qu'il pense, il emploie un détour commode pour expliquer sa pensée.—Ainsi agit la prude Arsinoé dans *le Misanthrope* (acte iii, scène v), lorsqu'elle veut faire de mauvais compliments à Célimène, sans en prendre la responsabilité :

'Hier j'étais chez des *gens* de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière.'

A quoi Célimène répond spirituellement :

'En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques *gens* d'un très rare mérite....' "

(Lavigne.)

19, 7 *Ne bougez, je reviens tout à l'heure.* "Dans Plaute, Euclion quitte aussi subitement son interlocuteur pour aller faire une visite à son trésor.

Page Line

19, 7 ...E. 'Verum intervisam domum.
M. Quo abis?—
E. Jam huc ad te revortar: nam est, quod invisam domum.'

(*Aulul.* ii, 2.)

'Tous les jours il avait l'œil au guet; et, la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent....'"

(La Fontaine, *Le Savetier et le Financier.*)
(Lavigne.)

Scène VIII.

15 *Que la vérité fait cabrer.* Comp. Horace:

"Cui male si palpere, *recalcitrat* undique tutus."
(*Satir.* ii. 1.)

Scène IX.

20, 6 *D'une fermeté...oui, il faut qu'une fille obéisse à son père.* "Ainsi, dans *les Plaideurs* de Racine, L'Intimé, parlant de Léandre à Isabelle, change brusquement de ton en apercevant Chicaneau:

'...... Il ne dort non plus que votre père.
Il se tourmente: il vous...fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.'"

(Lavigne.)

10 *Elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne* Comp. *Tartuffe*:

"Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux."

Scène X.

21, 4 *L'honnête homme de père qu'il vous a donné.* "*Honnête homme* a, au XVII[e] siècle, un sens fort étendu; il s'applique, non seulement à l'homme *honorable*, mais à celui dont les mœurs sont polies, l'esprit cultivé, qui est d'un commerce agréable, qui évite le ridicule."
(Lavigne.)

ACTE II.

Scène I.

Page Line

22, 15 *L'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?* "'C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux,' dit énergiquement La Bruyère (*De l'homme*).—Harpagon n'est pas seulement un vieillard, c'est encore un 'ladre, un fesse-mathieu' et 'le plus malgracieux des hommes.' La *difformité* est complète, et c'est ce que rend fort bien le mot *gens bâtis comme lui*." (Lavigne.)

23, 7 *Par les mains des fesse-mathieux.* "*Des fesse-mathieux*, c'est-à-dire des avares, des usuriers.—Saint Mathieu, avant sa conversion, était receveur des impôts, publicain, et il est resté le patron des manieurs d'argent; c'est de là qu'est venue la locution proverbiale *enrichir saint Mathieu*, c'est-à-dire enrichir les usuriers:

> 'Et puis mettre tout en gage
> Pour *enrichir saint Mathieu.*'
>
> (Joachim du Bellay.)

"L'origine de la seconde partie de ce mot composé est donc facile à établir. Quant à *fesse*, on l'a expliqué 1° par le substantif *face* (une *face à Mathieu*): 2° par le verbe *faire* (un homme qui *fait* ce que *Mathieu* faisait); 3° par le verbe *fesser* (qui *fesse* Mathieu); 4° par le verbe *fester*, *fêter* (celui qui *fête* Mathieu).—Cette dernière étymologie nous paraît la plus vraisemblable; on dit de même: un *fesse-pinte* de celui qui *fête* la *pinte*, c'est-à-dire la dive bouteille;—un *fesse-maille*, de celui qui *fête* la *maille*, c'est-à-dire les sous, les liards." (Lavigne.)

24 *L'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée pour être instruit...* "*Aboucher*, rapprocher deux personnes, les mettre face à face et, pour ainsi dire, *bouche contre bouche*, leur ménager un entretien." (Lavigne.)

25 *Pour être instruit...* "Le sujet d'une proposition commençant par *pour* est en général le même que celui de la proposition principale; par exemple: *il est venu pour être instruit.*" (Lavigne.)

28 *Et principalement, notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.* "Aujourd'hui, dans l'intérêt de la clarté, nous rapprochons autant que possible le

Page Line

23, 28 relatif de son antécédent ; au XVII[e] siècle, on ne craignait nullement de les séparer l'un de l'autre.

> 'Et j'ai des gens en mains que j'emploierai pour vous,
> Qui vous feront à tout un chemin assez doux.'
>
> (Molière, *le Misanthrope*.)

"Il serait facile de multiplier les exemples de ce tour; M[me] de Sévigné, en particulier, en offre presque à chaque page." (Lavigne.)

37 *Le plus honnête homme qu'il se pourra.* "Expression plaisante et satirique ; nous nous défions d'ailleurs de ce notaire choisi par l'usurier.—On voit qu'ici *honnête homme* a le sens précis et restreint que nous lui donnons aujourd'hui." (Lavigne.)

39 *Dûment dressé. Dûment,* "c'est-à-dire de la manière *due*, dans la forme *due*." (Lavigne.)

24, 3 *Au denier dix-huit.* "Soit un peu plus de cinq pour cent (*un denier pour dix-huit prêtés*) ;—intérêt fort honnête en effet et que l'on ne saurait trouver exagéré. Mais, attendons la fin : l'usurier connaît plus d'un tour : il est hypocrite et cauteleux, et sa modération n'est qu'une feinte." (Lavigne.)

10 *Du denier cinq :* Twenty per cent.

14 *Denier quatre :* Five-and-twenty per cent.

16 *Vous avez à voir là-dessus :* You must take all this into consideration.

25 *Les hardes, nippes et bijoux :* The goods, chattels and valuables; *hardes* (O.F. *Fardes*; etym. ?) means properly clothes; *nippes* is derived from the Icelandic *hneppe*; *bijou* (etym. ?), jewel, trinket.

"Les *nippes* désignent le linge ; les *hardes* sont plutôt les vêtements ; comme le linge, et principalement le linge de luxe, qui sert à la parure, n'est pas de première nécessité, on suppose que celui qui a beaucoup de nippes est un homme riche ; de là l'expression : il est fort bien *nippé*. Molière observe la gradation ; il passe des hardes aux nippes et des nippes aux bijoux." (Lavigne.)

35 *Un pavillon à queue,* A bedstead canopy. *Serge* (from the Lat. *serica*) : A silk-stuff.

36 *Le mollet,* The valance.

39 *Des amours de Gombaud et de Macée,* name of a pastoral which was very popular then.

25, 8 *De ses six escabelles,* other reading, *de ses escab*

Page Line

25, 7 *Les fourchettes assortissantes.* The forks (props) to match. *Fourchette*, bâton terminé d'un bout par une pointe qu'on enfonçait en terre, et de l'autre par un fer fourchu sur lequel on appuyait le mousquet.

14 *Un trou-madame*, A kind of game. The players are expected to show their skill by throwing small discs of lead in a series of holes bored through a table. Compare Madame de Sévigné: "Ce bonheur me parut comme de donner droit dans le treize d'un *trou-madame*."

16 *Lorsque l'on n'a que faire*, When people have nothing to do. "Le jeu de l'oie," says Madame de Sévigné, "vous a renouvelée comme il l'a été par les Grecs."

28 *Les vieux rogatons*, The old rubbish. Compare, for all this amusing enumeration, Boisrobert's comedy, *la Belle Plaideuse* (1652). We give the corresponding extract:

PHILIPIN.

"... à votre père il ferait des leçons.
Tête bleu ! qu'il en sait, et qu'il fait de façons !
C'est le fesse-mathieu le plus franc que je sache.
J'ai pensé lui donner deux fois sur la moustache.
Il veut bien nous fournir les quinze mille francs ;
Mais, monsieur, ces deniers ne sont pas tous comp-
[tants.
Admirez le caprice injuste de cet homme ;
Encor qu'au denier douze il prête cette somme,
Sur bonne caution il n'a que mille écus
Qu'il donne argent comptant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus ?

PHILIPIN.

Je ne sais si je puis vous le conter sans rire ;
Il dit que du Cap Vert il lui vient un navire,
Et fournit le surplus de la somme en guenons,
En fort beaux perroquets, en douze gros canons,
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.
Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre.

Page Line

25, 28 *Rogaton*, au sens étymologique : *demande, chose demandée* (*rogatum*, du verbe *rogare*, prier). De là petit morceau de littérature sans valeur.

> " Lorsqu'à Pluton le messager Mercure
> Eut apporté le banquet de Platon,
> Il fit venir le maître d'Épicure,
> Et lui dit : 'Tiens, lis-moi ce *rogaton*.'"
>
> (J. B. Rousseau.)

Et, par dérivation, toute chose sans importance, reliefs de festin, *objets de rebut*.

" Jehan du Parc, lequel était porteur de *rogatons* en la cour de l'official de Coutances." (Text quoted by Lacurne de Ste. Palaye.)

" Il ne nous a donné à dîner que des *rogatons*."

36 Panurge, châtelain de Salmigondin, se ruinait en effet de la sorte " abatant bois, bruslant les grosses souches pour la vente des cendr s, prenant argent d'avance, acheptant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe."

(Rabelais, *Pantagruel*, liv. iii. ch. ii.)

26, 2 " Molière ne donne pas Cléante pour le modèle des fils, dit à ce sujet M. Aimé Martin ; il montre ce que deviennent les enfants dont les pères sont avares. Sans doute, les mots de Cléante sont affreux, et cependant l'auteur ne pouvait les affaiblir sans affaiblir la morale de son ouvrage."

4 *Vilenie*, avarice.

4 *Le plus posé*, the steadiest.

5 *Fort patibulaires* : Very sympathetic with the gallows.

8 *Tirer... mon épingle du jeu* : Get out of scrapes.

9 *Les galanteries* : The pretty tricks.

9 *Qui sentent un peu l'échelle* : Which smack or savour a little of hanging. " *L'échelle* était un échafaud où l'on montait par des degrés qui avaient la forme d'échelons ; elle servait pour les peines inférieures à la peine de mort ; on y attachait les parjures, les blasphémateurs, etc., qui y étaient exposés aux regards de la foule.—L'échelle était le symbole de la haute justice." (Lavigne.)

11 *Je croirais, en le volant, faire une action méritoire.* " Molière nous prépare ainsi au vol de la cassette, qui sera moins un vol que des représailles exercées contre Harpagon." (Lavigne.)

Scène II.

Page Line

26, 17 *Il en passera par tout*: He will subscribe to everything.

29 *Que son père mourra avant qu'il soit huit mois*, "sous-entendu *écoulés* ou un mot analogue; on dit de même *avant qu'il soit huit heures* sonnées; c'est une manière très énergique de préciser une époque.—N'interprétons pas trop rigoureusement la pensée de maître Simon, c'est-à-dire de Cléante: le fils n'a pas l'intention d'abréger les jours de son père; il nous ferait horreur; il entend seulement que son père n'a pas longtemps à vivre et mourra avant la fin de l'année. N'oublions pas d'ailleurs que les propositions de Cléante, avant d'arriver à son prêteur, passent successivement par la bouche de La Flèche et de maître Simon, gens peu scrupuleux et qui n'y regardent pas de près quand il s'agit de faire réussir une affaire où ils ont quelque intérêt."

(Lavigne.)

33 *Lorsque nous le pouvons.* "Nous avons déjà remarqué que le vice dominant d'Harpagon en entraîne d'autres; son avarice le rend hypocrite." (Lavigne.)

27, 5 *Pour nous trahir*, according to another reading, *pour me trahir.*

20 *C'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?*

"C'est bien Harpagon qui détruit lui-même son autorité: il ne peut faire de reproche à ses enfants sans que sa conduite leur offre une réponse facile.

—"Dans *la Belle Plaideuse* de Boisrobert que nous avons déjà citée, Ergaste, fils de l'avare Amidor, a fait emprunter de l'argent; le notaire Barquet lui annonce que son prêteur sort de l'étude et qu'il peut l'entretenir; or ce prêteur n'est autre qu'Amidor."

ERGASTE.

"... Quoi! C'est là celui qui fait le prêt?

BARQUET.

Oui, monsieur.

AMIDOR.

Quoi! C'est là ce payeur d'intérêt?
Quoi! C'est donc toi, méchant filou, traîne-potence?
C'est en vain que ton œil évite ma présence.
Je t'ai vu.

Page Line

27, 20

ERGASTE.

Qui doit être enfin le plus honteux,
Mon père ? Et qui paraît le plus sot de nous deux ?

PHILIPIN.

Nous voilà bien chanceux !

BARQUET.

La plaisante aventure !

ERGASTE.

Quoi ! jusques à son sang étendre son usure !

BARQUET.

Laissons-les.

AMIDOR.

Débauché, traître, infâme, vaurien :
Je me retranche tout pour t'amasser du bien,
J'épargne, je ménage, et mon fonds que j'augmente,
Tous les ans, pour le moins, de mille francs de rente,
N'est que pour t'élever sur ta condition, etc., etc.'

"L'idée de cette scène appartient donc encore à Boisrobert ; mais, comme le fait justement remarquer Bret dans son *Commentaire sur les œuvres de Molière* (1773), l'imitateur a laissé si loin de lui son modèle, que la source où il a puisé était demeurée inconnue, même à ses contemporains." (Lavigne.)

Scène III.

32 *T'ont amassé avec tant de sueurs ?* "Harpagon ment ; ce n'est pas pour son fils qu'il amassait ce bien, mais pour lui-même, pour satisfaire son avarice." (Lavigne.)

34 *De déshonorer votre condition* (station in life). "Il *déshonore* non seulement sa condition, mais l'autorité paternelle ; il se dégrade de ses propres mains et l'insolence de son fils est un châtiment mérité. Encore une fois, nous n'excusons pas Cléante : nous justifions Molière, injustement blâmé par Rousseau, et nous tâchons de dégager de sa comédie la leçon morale qu'elle renferme." (Lavigne.)

Page Line

28, 6 *Ote-toi de mes yeux.* Compare Racine:

"Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue!"
(*Phèdre.*)

"Two lawless powers, engaged by mutual hate
In endless war, beneath their flags enrol
The vassal world. This, avarice is named;
That, luxury." (Shenstone.)

12 *Je ne suis pas fâché de cette aventure.* "Une telle scène ne peut rien sur le cœur de ce père; loin de réfléchir et de faire un retour sur lui-même, il n'est pas fâché de cette aventure; il croit n'avoir reçu qu'une leçon de prudence! Harpagon ne sera pas corrigé.—Ainsi un autre avare de bonne foi disait, au sortir d'une représentation de cette comédie: 'Il y a beaucoup à profiter dans la pièce de Molière; on en peut tirer d'excellents principes d'économie'; et il n'y voyait pas autre chose!"
(Lavigne.)

Scène IV.

18 *Que je fasse un petit tour à mon argent.* Compare Shenstone:

"Go to thy bags, thou recreant, hourly go,
And gazing there, bid them be wit, be mirth,
Be conversation."

Also Plautus, *Aulularia*:

"Nunc ibo, ut visam, est ne ita aurum, ut condidi.
(i, 1.)

...Jam huc ad te revortar: nam est, quod visam ad me domum. (ii, 2.)

Nimirum occidor nisi ego intro huc propere propere currere. (ii, 8.)

Sed cesso prius, quam prorsus perii, currere?"
(ii, 7.)

Scène V.

Page Line

29, 1 *Il faut vivre d'adresse*: We must live by our wits.

8 *L'industrie*: Industry, *i.e.*, (questionable) skill. Compare *chevalier d'industrie*, a swindler.

13 *Je suis votre valet*, ironical expression equivalent to a negation. Thus again in *Tartuffe:*

> *Mariane.* "De tes conseils? plutôt songe à me secourir.
>
> *Dorine.* *Je suis votre servante.*"...

Guichard's epigram against Napoleon is well known:

> "Du grand Napoléon je suis l'admirateur,
> S'il me croit son sujet, *je suis son serviteur.*"

16 *Le plus serré*, the most close-fisted.

20 *Point d'affaires*, but as for money, it is no use trying.

21 *Il n'est rien de plus sec, et de plus aride....* Compare Plautus:

> "Pumex non æque aridus atque hic est senex."
> (*Aulul.* ii, 4.)

Compare Shenstone:

> ..."Of words indeed profuse,
> Of gold tenacious, their torpescent soul
> Clenches their coin; and what electral fire
> Shall solve the frosty gripe, and bid it flow?"

24 *Je vous prête le bonjour.* See Plautus:

> "Famem Hercle utendam, si roges, nunquam dabit."
> (*Aulul.* ii, 4.)

32 *Et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas.* "*En*, pour cela. Nous avons déjà remarqué des tours analogues. *Crever*, dans sa familiarité, est plus énergique que *mourir*; il éveille l'idée d'une mort misérable, dont personne n'adoucit la douleur par un secours charitable. *Branler* est également très fort:

'Il y allait de la vie, non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son poste, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à *branler* tant soit peu sans le commandement du général.'
(BOSSUET, *Hist. univ.*, iii, ch. 6.)

"On voit par là que *branler*, dans le sens de *bouger*, renchérit encore sur le sens de *se remuer*. Ce terme a vieilli." (Lavigne.)

Scène VI.

Page Line

30, 15 *Voilà bien de quoi!* Fine thing to make a fuss about! Comp. Racine :—

CHICANNEAU.

"Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé, quelque soixante ans.

CHICANNEAU.

Comment! c'est le bel âge
Pour plaider."

(*Les Plaideurs.*)

28 *Quelle ligne de vie!* "Les chiromanciens, qui prétendaient lire dans la main le caractère et la destinée des gens, appelaient *ligne de vie* une ligne formée au-dessous du pouce: elle permettait de déterminer la longueur de l'existence réservée à chacun. Cette science bizarre avait encore bien des adeptes, comme d'ailleurs toutes les sciences occultes: un astrologue était caché près de la chambre d'Anne d'Autriche au moment où elle mit au monde Louis XIV, afin de tirer l'horoscope du prince naissant." (Lavigne.)

34 *Vous passerez les six-vingts.* "Ancienne manière de compter: cent vingt ans. Bret rapproche ce dialogue d'un passage d'une comédie de l'Arioste qui a pour titre *I suppositi* :—

'*Pasiphile*: N'êtes-vous pas jeune? *Cléandre*: J'ai cinquante ans. *Pas.*: Il en laisse dix pour le moins. *Clé.*: Que dis-tu dix ans moins? *Pas.*: Je dis que je vous estimais âgé de dix ans de moins. Vous montrez trente-six à trente-huit ans au plus. *Clé.*: Je touche cependant à la cinquantaine. *Pas.*: Vous êtes en très bon âge, et, à vous voir, on jugerait que vous vivrez au moins cent ans; montrez-moi votre main. *Clé.*: Es-tu habile en chiromancie? *Pas.*: Personne ne peut me le disputer. Montrez-moi votre main, de grâce. Oh! quelle belle ligne de vie! Je n'en ai jamais vu une si longue!'"

(Acte i, sc. 2, *Traduction de de Mesmes.*)
(Lavigne.)

31, 9 *Je marierais le Grand Turc avec la république de Venise.* "L'inimitié du sultan, du *Grand Turc*, comme on disait alors, remontait aux croisades; le doge Henri

Page Line

31, 9 Dandolo avait conquis Constantinople, et les Vénitiens, commandés par lui, s'étaient attribué (1204) deux quartiers de la ville et presque tous les ports de l'Archipel. Plus tard, les Turcs avaient pris leur revanche et ruiné le commerce de Venise dans le Levant. La flotte vénitienne était unie aux flottes de l'Espagne et du pape dans les eaux de Lépante, lorsque la marine turque y fut anéantie (1571). La haine du Grand Turc contre la république ne s'était pas refroidie depuis." (Lavigne.)

12 *J'ai commerce chez elles.* I fréquent their house.

26 *Elle fait son compte.* She intends.

34 *Qu'elle s'aidât un peu.* That she should make a little effort.

38 *C'est une fille qui vous apporte.* Another reading: *Qui vous apportera...orges mondés perpétuels.* "*Orges mondés* pour *eau d'orge mondé*, boisson rafraîchissante; on l'obtient en faisant bouillir des grains d'orge auxquels on a enlevé la première de leurs enveloppes, qui est fort épaisse; les grains sont dits *perlés* quand on leur a enlevé aussi la seconde enveloppe. (Par une singulière anomalie, *orge*, qui est du féminin, prend le genre masculin lorsqu'il est accompagné des mots: *mondé*, *perlé*, *carré*.)" (Lavigne.)

32, 14 *Elle a une aversion horrible pour le jeu.* "Le jeu faisait fureur à cette époque: le roi et la cour l'avaient mis à la mode. 'Mille gens se ruinent au jeu,' dit La Bruyère, et les lettres de Mme de Sévigné attestent quel empire cette passion déplorable avait pris sur les femmes: Mme de Grignan s'y adonnait avec une assiduité qui désolait sa mère." (Lavigne.)

23 *Vos douze mille francs bien comptés.* "Ce que Mariane économiserait, selon Frosine, donne une idée de ce que pouvaient dépenser des femmes moins économes: il est certain que le luxe était fort grand, et Molière le critique indirectement avec beaucoup d'esprit. On pourrait dire de lui ce qu'a dit Euclion dans l'*Aulularia*:

Ut matronarum hic facta pernovit probe!'
(iii, 5.)

"Plaute trace également un tableau du luxe des dames romaines; il conclut, comme Frosine, que les femmes les moins richement dotées sont encore celles qui coûtent le moins cher à leurs maris.

Page Line

32, 28 'Nam quæ indotata est, ea in potestate est viri,
Dotatæ mactant et malo et damno viros.'
(iii. 5.)

"Si les hommes avaient la sagesse de moins rechercher la fortune, elles leur apporteraient en dot leurs qualités morales et leur vertu:

'... Mores meliores sibi
Parent, pro dote quos ferant, quam nunc ferunt.'"
(Ibid.) (Lavigne.)

33, 37 *Cela est admirable!* "Admirable, surprenant; le verbe *admirer* a souvent, au dix-septième siècle, le sens du latin *mirari*, s'étonner:

'Mais *admire* avec moi le sort dont la poursuite etc.'"
(Racine, *Andromaque.*)
(Lavigne.)

34, 1 *Voilà de belles drogues...* "*Drogue* se dit des ingrédients employés par les chimistes et les pharmaciens; comme d'ordinaire ces ingrédients ne sont agréables ni au goût ni à l'odorat, l'idée de chose *mauvaise* en général s'est attachée au mot *drogue*, qui, par dérivation a signifié, comme ici, *objet de peu de valeur, digne de peu d'estime.*" (Lavigne.)

3 *De beaux morveux*, fine fellows; "*godelureau* (coxcomb), dès le quinzième siècle, a le sens de jeune homme léger, inconsidéré, aimant la parure et galant auprès des dames.
Ce libre langage a un accent de colère et de mépris qui rappelle l'apostrophe de Dorine à Tartuffe, et de Marinette à Gros-René:

'...... Ardez le beau museau
Pour nous donner envie encore de sa peau!'"
(*Le Dépit amoureux.*) (Lavigne.)

4 *Ragoût*, "sauce propre à exciter l'appétit, friandise, tout ce qui flatte le palais; de là le sens de *chose agréable*, au propre et au figuré, *ce qui procure du plaisir—le plaisir* lui-même." (Lavigne.)

9 *Il faut être folle fieffée*, one must be an arrant fool. Literally: So thoroughly a fool as to lose the enjoyment of a feudal tenure by virtue of one's silliness.

Page Line

34, 9 *Fieffé*, "*fieffée* vient du verbe *fieffer*, donner en *fief*; une *folle fieffée* signifie donc, d'une manière précise, une femme qui reçu la *folie en apanage*. Le participe *fieffé* sert ainsi à renforcer un certain nombre de termes injurieux.

'Mais quoi? si votre père est un bourru *fieffé*.'"
(*Tartuffe*.) (Lavigne.)

14 *Poule laitée*, milksop. "La poule n'est pas un animal courageux, et l'on dit *cœur de poule* pour *cœur faible* et *sans énergie*.—Cette idée de faiblesse est encore renforcée par l'adjectif *laité* (*qui a du lait*).—Une poule *laitée* serait une poule qui aurait du *lait* au lieu du *sang* dans les veines, une *poule doublement faible et timide*." (Lavigne.)

17 *Estomacs débraillés*. "La chemise de fine batiste des élégants retombait négligemment sur leur haut-de-chausses. (Être *débraillé*, c'est avoir les *braies* ou culottes mal attachées; par suite, c'est avoir un certain désordre dans ses vêtements, particulièrement dans les vêtements qui couvrent la poitrine et l'estomac.)" (Lavigne.)

29 *Il n'y a que ma fluxion*. *Fluxion*, cough. *Fluxion de poitrine*, inflammation of the lungs. "Les éditeurs des *Œuvres de Molière* (1682) nous rapportent, dans la biographie qui est en tête du premier volume, que Molière 'était malade d'une fluxion sur la poitrine qui l'incommodait beaucoup......Il s'était joué lui-même sur cette incommodité dans la v[e] scène du ii[e] acte de *l'Avare*...Cependant, c'est cette fluxion qui a abrégé sa vie de plus de vingt ans.' On sait que La Grange, un des acteurs de Molière, a été l'un des auteurs de l'édition de 1682." (Lavigne.)

35, 9 *Fraise à l'antique...pourpoint avec des aiguillettes*. "La *fraise* était une collerette double et plissée que l'on portait surtout au seizième siècle et qui, du temps de Molière, commençait à passer de mode. Le *pourpoint* couvrait la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture; c'est le nom ancien de la *veste*; il était plus ou moins long, plus ou moins croisé, et on y attachait le haut-de-chausses, les élégants avec des rubans (voyez ci-dessus la scène vi de l'acte 1), les bourgeois avec des cordons ou *aiguillettes*. On confondait quelquefois ces deux sortes de liens, et l'on donnait le nom d'*aiguillettes* aux touffes de rubans qui ornaient les hauts-de-chausses des courtisans: 'un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à aiguillettes et des bottines.'" (*La Bruyère*, ch. xii, *De la mode*.) (Lavigne.)

ACTE III.

Scène I.

Page Line

37, 5 *Je vous commets au soin.* "La circonstance est grave, et Harpagon emploie des termes solennels: ici *je vous commets au soin*; un peu plus bas: *je vous constitue au gouvernement* et *je vous établis dans la charge*; il organise fortement son empire pour résister aux ennemis, c'est-à-dire à ses convives." (Lavigne.)

Scène II.

38, 1 *Brindavoine* means *bit of oats*, and *La Merluche*, *stock fish*.

11 *Souquenille.* A kind of loose jacket or overcoat made of coarse linen. This word is spelt *squenie* by Nicot, *sequenie* by Rabelais (i, 49), and *souquenie* by Ronsard. Molière has also spelt the word *siquenille*.

14 *Gardez bien.* Beware; also *gardez-vous bien.* Thus, again:—

> "Rentrez dans la maison, et *gardez* de rien dire."
> (*École des Femmes*, v, 1.)

20 *Révérence parler.* Speaking with due respect.

Scène IV.

39, 6 *Lui faire mauvais visage.* Receive her uncourteously.

9 *Nous savons le train...* We know the deportment, the way of going on.

13 *Fredaine.* Pranks. (Etym. ?)

Scène V.

40, 13 *Chère.* From the Italian *chiera* (face, appearance), and was formerly used only in the sense of greeting, reception. *Faire bonne chère à quelqu'un*, meant the same as *faire bonne mine, bon accueil.* Thus:—

Page Line

40, 13 "Puis, quand il s'en revient, fasché pour quelque affaire,
Sur le seuil de son huis laisse *la bonne chère.*"
(*Variétés Historiques*, iii, 330.)

17 *Leur épée de chevet.* Their habitual saying. "L'épée accrochée au chevet du lit est l'arme sur laquelle on saute tout d'abord, pour se défendre d'une surprise nocturne." (Génin.)

41, 14 *Mangeaille.* Stuffing, cramming. In the edition published in 1682, Maître Jacques dwells at much greater length on the sumptuous character of the intended supper :—

"Hé bien! il faudra quatre grands potages bien garnis, et cinq assiettes d'entrées: potage bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, potage de canards aux navets. Entrées: fricassée de poulets, tourte de pigeonneaux, ris de veau, boudin blanc et cervelles.

HARPAGON.

"Que diable! Voilà pour traiter toute une ville entière!

MAÎTRE JACQUES.

"Rôt dans un grandissime bassin en pyramide; une grande longe de veau de rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de volière, douze poulets de grains, six lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans..."

24 *Pour manger.* "Ede ut vivas, ne vivas ut edas." (Latin proverb.)

37 *En lettres d'or.* "Quel luxe! quelle dépense! Harpagon peut-il mieux témoigner son admiration pour cette belle sentence d'hygiène économique?" (Auger.)

42, 6 *Quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.* "*Haricot*, ragoût fait avec des morceaux de mouton, des pommes de terre et des navets. Ce terme vient sans doute du vieux mot *harigoter*, mettre en pièces (on coupe la viande et les légumes qui composent ce plat); et on le trouve dans des textes qui remontent au XIVe siècle. *Haricot*, dans le sens de légume, est de beaucoup postérieur. Génin n'en a relevé des exemples que vers la fin du XVIIe siècle; jusque-là on disait *fève*, *fève blanche*

Page Line

42, 6 et, d'après M. Littré, cette *fève* a été nommée *fève de haricot*, 'parce que le plat qu'elle fournissait fut comparé, à cause de ses grosses qualités, à un *haricot de mouton*, ou parce qu'elle s'unissait très bien avec le mouton en *haricot* ou autrement.' "

"Le *pâté en pot* (cuit dans un pot) est le plus commun, le plus gras et le plus lourd des pâtés; le pâté en terrine est plus délicat; le pâté en croûte est d'un prix plus élevé." (Lavigne.)

7 *Marrons*, chestnuts. (Ital. *marrone.*) *Marron d'Inde*, horse-chestnut.

20 *Des façons de chevaux.* "Maître Jacques est bien savant sans s'en douter; *idée* vient de εἶδος (apparence); fantôme, de φάντασμα (représentation, figure, vision); et ces termes s'appliquent fort bien à des animaux tellement amaigris et décharnés qu'ils ne ressemblent plus à des êtres vivants, mais à des formes sans réalité, sans consistance." (Lavigne.)

37 *Qu'ils traînassent... le voisin Picard.* "L'édition de 1669 porte: *qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas* pour: *puisqu'ils ne peuvent pas.*"

"Cette même édition (*édition princeps*) donne le voisin *le* Picard; on sait qu'il était d'usage de désigner les gens de condition commune, laquais et ouvriers, par le nom de la province où ils étaient nés: *Bourguignon*, *Picard*, *Breton*, etc." (Lavigne.)

43, 10 *Rien que pour vous gratter.* "*Rien que pour* est le *nisi ut* des Latins.—*Gratter*, encore un de ces termes vifs et familiers qui donnent tant de force au discours. C'est là ce '*parler solide et nerveux*,' ces '*braves formes de s'expliquer*' qui ravissaient Montaigne. (*Essais*, iii, 5)—Le peuple en a fait la locution proverbiale '*gratter* quelqu'un où cela le démange,' c'est-à-dire *flatter* ses caprices et ses faiblesses."

(Lavigne.)

28 *Cent brocards à votre sujet.* "*Brocard* dit plus que 'raillerie'; il emporte le sens de plaisanterie mordante et cruelle.—Dans *Tartuffe*, Dorine, une servante qui, comme La Flèche, s'intéresse à l'honneur de son maître et se sent de la tendresse pour lui, dit à Orgon:

'... Je ne puis souffrir
Qu'aux *brocards* d'un chacun vous alliez vous offrir.' "

(Vers 549.) (Lavigne.)

30 *Vous tenir aux chausses.* To abuse you soundly.

Page Line

43, 31 *Des contes de votre lésine. Lésine*, stinginess. " La *lesina* était une confrérie qui s'était constituée en Italie ; elle était composée d'avares qui raccommodaient eux-mêmes leurs savates : de là le nom qu'on lui avait donné (*lesina, alêne de cordonnier*). Ce terme, encore récent au commencement du xvii[e] siècle, s'appliqua naturellement à *l'épargne sordide.*" (Lavigne.)

36 *Dans le temps des étrennes.* " Ce trait rappelle la vieille épitaphe épigrammatique :

'Ici-gît, sous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui, pour ne point donner d'étrennes,
Mourut exprès le jour de l'an.' "
(Félix Lemaître.) (Lavigne.)

39 *Pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton.* " Ainsi, dans une scène de l'*Aulularia*, où l'on cite différents traits d'avarice d'Euclion, on rapporte que le vieillard voulait faire citer un oiseau de proie qui lui avait dérobé de la bouillie.

'Pulmentum pridem ei eripuit miluos.
Homo ad prætorem plorabundus devenit ;
Infit ibi postulare, plorans, ejulans,
Ut sibi liceret miluom vadarier.
Sescenta sunt, quæ memorem, si sit otium.' "
(ii, 4.) (Lavigne.)

" Dans *Les Plaideurs* de Racine, M. Chicaneau, non par avarice, mais par esprit processif, fait saisir un ânon et demande qu'il soit tenu compte

'Du foin que peut manger une poule en un jour.' "
(Lavigne.)

44, 11 *Vous êtes un sot, un maraud.* " Bret remarque que Molière a pris l'idée de cette scène dans la comédie *I suppositi* de l'Arioste : 'Le perfide dit de vous tous les maux que l'on saurait penser.—Ah ! le méchant ! Et que dit-il ?—Tout le pis qu'on saurait dire.—O Dieu !—Que vous êtes le plus avare et misérable homme qui oncques naquit, et que vous le laissez mourir de male-mort de faim.'—(Acte ii, scène 4, traduction de de Mesmes.) Molière gagne toujours à être rapproché de ses modèles.—*Maraud* est un mot dont personne n'a donné une étymologie satisfaisante. Il a signifié d'abord *pauvre, malheureux* ; puis est devenu, avec un sens injurieux, synonyme de *misérable, gueux, vaurien.*" (Lavigne.)

Scène VI.

Page Line

44, 24 *Je veux faire le brave...le frotter quelque peu.* " *Frotter*, expression imagée et fort énergique. La velléité de 'faire le brave,' qu'a ici Maître Jacques, rappelle la scène de l'*Amphitryon* où Sosie espère aussi effrayer Mercure.

'Pour faire semblant d'assurance
Je veux chanter un peu d'ici.
. . . .
'Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.' "
(*Amphitryon*, i, 2.) (Lavigne.)

26 *Savez-vous bien, monsieur le rieur.*

" Oui, *monsieur le rieur*, malgré vos beaux esprits, etc." (*Le Misanthrope.*)

45, 11 *Vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier.* " *Pour tout potage*, expression tirée du sens propre du mot *potage*: un dîner où l'on ne servirait qu'un plat *pour tout potage*, c'est-à-dire *un plat seulement.* —De là au figuré: *un faquin pour tout potage*, c'est-à-dire *un faquin seulement; un faquin et pas autre* chose.

" *Faquin* vient de l'Italien *facchino*, portefaix, homme d'humble naissance et de métier vulgaire. On sait que le prince de Condé appelait galamment Mazarin *signor facchino*. Molière a souvent employé ce terme, qui se retrouve dans Boileau :

'Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du *faquin* rechercha l'alliance.'
(Sat. v.)

'Je ne sais point, en lâche, essuyer les outrages
D'un *faquin* orgueilleux qui vous tient à ses gages.' "
(Sat. i.) (Lavigne.)

22 *Désormais j'y renonce.* " Ainsi, Orgon, reconnaissant enfin que sa confiance en Tartuffe était pure duperie, se déclare à jamais incrédule à l'endroit de la vertu :

'C'en est fait, *je renonce* à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.' "
(*Tartuffe.*)

Page Line

45, 22 "Il en est des leçons de l'expérience comme de toute chose ici-bas: on les gâte en les exagérant.

'In vitium ducit culpæ fuga si caret arte.'"
(Horace, *Ars poetica.*) (Lavigne.)

Scène X.

48, 5 *Quel animal!*—" Auger se demande si le mot n'est pas un peu vif, un peu cru dans la bouche d'une jeune fille bien élevée.—Sans aucun doute, l'expression est forte, mais le mot *animal* n'était pas du temps de Molière aussi trivial dans ce sens qu'aujourd'hui; de plus, Harpagon est attendu avec effroi par Mariane; dès qu'il arrive, il augmente son dégoût par ses galanteries grotesques, par ses douceurs forcées: 'belle mignonne,' 'adorable mignonne;' enfin, comme le dit si bien La Bruyère, 'un vieillard amoureux est *un monstre* dans la nature;' si bien qu'en voyant Harpagon auprès de Mariane et en l'écoutant parler, nous sommes insensiblement amenés à trouver naturelle l'exclamation de la jeune fille; *quel animal* nous paraîtrait ailleurs grossier et inconvenant; ici, c'est le mot propre, et nous oublions qu'il est dit par Mariane, parce que nous le disons avec elle."
(Lavigne.)

Scène XI.

14 *Je serai bientôt défait de l'un et de l'autre.* "Ainsi, ce père marie ses enfants, non pour assurer leur bonheur, mais pour 's'en débarrasser.' Peut-on dès lors blâmer Cléante et Élise de résister aux volontés d'Harpagon? Ils refusent d'obéir, non à l'autorité paternelle, mais à un caprice despotique. Ce sont les vices d'Harpagon qui excusent les fautes de ses enfants." (Lavigne.)

24 *Ce m'est une sensible joie.* "Manière de parler encore fort usitée aujourd'hui;—ce mot *sensible*, dans le sens de *vivement senti*, est d'une grande énergie dans les auteurs du xviie siècle.

'Rome avec une joie et *sensible* et profonde
Se démet en vos mains de l'empire du monde.'
(Corneille, *Cinna.*)

'J'aurais une joie *sensible* de voir la maison de campagne...etc.'...(Racine, *Lettres*). Bossuet dit:

Page Line

48, 24 'le goût *sensible* de la piété ;' 'une *sensible* consolation ;' 'c'eût été un soutien *sensible* à une âme comme la sienne.' " (Lavigne.)

49, 27 *Le temps le rendra plus sage.* " Dans *les Femmes savantes*, Philaminte, qui, dans son entêtement du bel esprit, perd aussi les sentiments d'une mère, compte également sur 'le temps' pour soumettre Henriette à l'époux qu'on lui destine. 'Elle se rendra sage,' dit-elle à M. Trissotin, 'allons, laissons-la faire.' "

(iii, 6.) (Lavigne.)

33 *Voulez-vous que je trahisse mon cœur ?*

" Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à *trahir son âme.*"

(*Le Misanthrope.*) (Lavigne.)

50, 12 *Je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous.* Literally, of an attorney ; *i.e.*, of a spokesman. " *Procureur* a ici le sens étymologique, *procurator* : celui qui *prend soin* d'une affaire *à la place* d'une autre personne.

'Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par *procureur.*' "

(La Fontaine, *Le Fermier, le Chien et le Renard.*)
(Lavigne.)

Scène XII.

52, 15 *Pour vous la rendre.* " Dans une farce italienne intitulée *Arlequin dévaliseur de maisons*, Scapin fait remarquer à Flaminia le diamant que Pantalon porte à son doigt. Flaminia le loue, et Scapin le lui présente, en l'assurant que Pantalon lui en fait présent. Telle est la scène qui a fourni à Molière la première idée de cette situation si comique (Riccoboni)." " Pourquoi," dit M. Nisard, " l'imitation est elle plus comique que l'original ? C'est que le fils de l'avare fait des cadeaux à sa maîtresse aux frais de son père ; c'est que l'avare est amoureux, et qu'il ne sait ni reprendre, ni laisser à Mariane son diamant ; c'est que Pantalon est généreux et qu'Harpagon est avare."

Scène XIV.

Page Line

32, 19 *Pour me faire rompre le cou.* "La passion dominante rend l'homme soupçonneux. Ainsi Euclion, dans Plaute, croit que le coq qui grattait la terre à l'endroit où il avait caché son or, était payé pour cette trahison :

'Credo ego edepol illi mercedem gallo pollicitos coquos.
Si id palam fecisset.' (*Aulularia*, iii, 4.)

On connaît les vers de Racine :

'Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.'
(*Les Plaideurs.*)

"Racine avait en vue un passage des *Guêpes* d'Aristophane. Aristophane, Plaute, Racine, Molière sont de grands génies qui se rencontrent plutôt qu'ils ne s'imitent ; leurs peintures se ressemblent, parce qu'ils observent le même modèle, l'homme, dont les passions sont éternelles et produisent des effets semblables dans tous les temps et dans tous les lieux."
(Lavigne.)

The following remarks of M. Jeannel (*La morale de Molière*) are worth quoting:—"Quel trait de génie, de nous présenter *l'Avare* amoureux de la maîtresse de son fils, volé par son fils, qu'il a forcé, par l'excès de son vice, à ne plus voir, dans cette tête sacrée du père, qu'un indigne rival avec qui toute guerre est permise, un ennemi domestique contre qui toute la maison se ligue, depuis l'héritier du nom paternel jusqu'au dernier valet de cuisine ! Quel contraste ressort du déchirement de ce vieux cœur, tiré d'un côté par l'amour, et de l'autre par sa cassette qu'il chérit trop pour faire un présent à sa maîtresse, ou lui donner honnêtement à dîner." (pp. 35, 36.)

ACTE IV.

Scène I.

Page Line

54, 29 *Je m'en remets à vous :* I leave you to decide.

55, 8 *Je vous en donne la licence :* I give you full permission.

19 *En tout bien et en tout honneur :* Honourably.

22 *Ouvre-nous des lumières :* Give us some advice.

56, 1 *Un peu sur l'âge :* A little elderly.

8 *D'un train fait à la hâte :* Of a retinue got up on the spur of the moment.

13 *De ce leurre :* By this bait. (M.G. *luoder*=E. *lure.*) "*Leurre :* Appât dont on se servait pour élever les oiseaux de proie. Ce terme de vénerie, en passant au sens figuré, signifie naturellement *tromperie.*—De là *leurrer*, prendre ou flatter par un appât quelconque, *tromper.*

'Mais mon père est un homme à se désespérer
Et d'une cause en l'air il le faut bien *leurrer.*'"

(Racine, *Les Plaideurs.*)
(Lavigne.)

Scène III.

59, 8 *Vous a-t-on bien reçu ?* "Cléante subit sans s'en douter un véritable interrogatoire, fort habilement conduit par Harpagon.—Dans le *Mithridate* de Racine, le roi de Pont surprend par une ruse analogue le secret de Monime et de Xipharès :

'S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit ; et pour connaître un traître,
Il n'est point de moyen... Mais je la vois paraître ;
Feignons ; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.'

(*Mithridate.*)

"Dans Molière et dans Racine, l'artifice employé par un père jaloux est le même ; mais Harpagon mérite d'être trompé, et sa colère n'est que plaisante ; Mithridate est un prince noble et redoutable ; sa vengeance peut être terrible ; nous rions d'Harpagon ;

Page Line

59, 8 nous tremblons pour Xipharès.—Il y a d'ailleurs plus d'un rapport entre l'intrigue de *Mithridate* et celle de *l'Avare*; Voltaire l'a fait remarquer dans la préface de sa tragédie de *Mariane*." (Lavigne.)

9 *J'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.* J'en avais parlé à sa mère...

"S'il faut faire à la cour pour vous quelque *ouverture*." (*Le Misanthrope.*)

33 *Tu as l'audace d'aller sur mes brisées!* Literally, to walk in my track. "*Brisées*, comme *leurre*, était primitivement un terme de vénerie; il se disait des branches cassées que le chasseur disposait sur un chemin où avait passé le gibier; il s'est appliqué ensuite au *chemin* lui-même; *aller sur les brisées* de quelqu'un a donc signifié *marcher dans une route péniblement tracée* par un autre, *suivre ses traces*, chercher à lui enlever le prix de ses efforts, en un mot, *se mettre en concurrence* avec lui."

(Lavigne.)

Scène IV.

60, 15 *Je n'en démordrai point*: I will not retract.

61, 2 *Je n'y recule point*: I do not object to it.

18 *N'est pas si étrange que vous le dites.* "*Etrange* au xvii[e] siècle est d'un emploi fréquent et d'un sens très fort.—Il s'applique aux choses et aux personnes.

'Un bruit assez *étrange* est venu jusqu'à moi.' (Racine, *Iphigénie*.)

'Quel *étrange* captif pour un si beau lien!' (Racine, *Phèdre*.)

Dans la phrase de Molière, il signifie *bizarre*, *peu raisonnable*, *obstiné*." (Lavigne.)

62, 14 *Il n'y a pas de quoi.* It is not worth while thanking me for this.

Scène V.

Page Line

62, 35 *Le respect où tu te ranges.* " *Se ranger à*, qui s'emploie encore dans certaines locutions, telles que *se ranger au devoir*, *se ranger à l'avis de quelqu'un*, etc., était très fréquent au xviie siècle. Bossuet dit *se ranger à* l'obéissance, et Racine écrit : ' Je me *suis rangé à* la raison, et j'y ai aussi *rangé* mon sonnet.' (Lettre à l'abbé Le Vasseur.)

> ' Fais-lui valoir l'hymen où je *me suis rangée.*' "
> (*Andromaque.*) (Lavigne.)

Comp. Regnard. (*le Joueur*, iv. 16.) " Ah ! qu'un père est heureux, qui voit en un moment un cher fils revenir de son égarement !"

63, 23 *Tu ne t'es pas départi.* You have not given up the idea. " L'épreuve de l'avare sur le cœur de son fils est la même que celle de Mithridate dans la tragédie de Racine. Harpagon et le roi de Pont sont deux vieillards amoureux ; l'un et l'autre ont leur fils pour rival, l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse, et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme." (Voltaire.)

39 *Je n'ai que faire de vos dons.* " Réponse impertinente : Cléante n'est pas un enfant respectueux, nous l'avons reconnu maintes fois, et Molière ne prétend pas nous le présenter comme le modèle des fils ; il oppose ses défauts au vice de son père et nous fait voir dans l'avarice de l'un la cause des fautes de l'autre. ' Si Molière a peint des mœurs vicieuses,' dit Chamfort à ce sujet, ' c'est qu'elles existent ; et quand l'esprit général de la pièce emporte leur condamnation, il a rempli sa tâche, il est un vrai philosophe et un homme vertueux. Si le jeune Cléante, à qui son père donne sa malédiction, sort en disant : *je n'ai que faire de vos dons*, a-t-on pu se méprendre à l'intention du poète ? Il eût pu sans doute représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare ; il eût édifié davantage en associant un tyran et une victime ; mais la vérité, mais la force de la leçon que le poète veut donner aux pères avares, que devenaient-elles ?' " (Lavigne.)

Rousseau, commenting on this famous scene, says :—" C'est un grand vice assurément d'être avare et de prêter à usure, mais n'en est-ce pas un

Page Line

63, 39 plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire les plus insultants reproches ; et quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? Et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?"

To this M. Génin (*Lexique de la langue de Molière* pp. xxxviii, xxxix) answers :—" Cette ironie de Cléante est criminelle, d'accord ; Molière l'entend bien ainsi ; il veut montrer comment un père avare amène son fils à lui manquer de respect. Personne ne peut s'y méprendre. S'il était dit sérieusement, c'est alors que le mot serait immoral. C'est ce que M. Saint-Marc-Girardin fait toucher, avec autant de bon sens que de finesse, en traduisant *je n'ai que faire de vos dons* en style de drame moderne : '*Harpagon*: Je te maudis ! *Cléante* (*gravement*): Vous n'en avez plus le droit. Maudire, cela est d'un père : vous êtes mon rival. Maudire, cela est d'un prêtre ; mais où sont en vous les signes du prêtre : la colère vaincue et les passions domptées ? Vous n'êtes ni père ni prêtre. (*Avec solennité et intention*)—*je n'accepte pas votre malédiction !*' 'Quel est,' demande ensuite M. Saint-Marc-Girardin, 'de ces deux mots le plus corrupteur ? Lequel met le plus en discussion le mystère de l'autorité paternelle ?' " (*Cours de littérature dramatique*, i, 325.)

Scène VII.

64, 17 *Au voleur, au voleur.* " Quand on a suivi dans quatre actes entiers le développement de cette passion qui occupe toute l'âme de l'*avare*, on n'est pas surpris qu'Harpagon soit saisi d'une douleur qui touche à la folie quand il a perdu son trésor.—Demander de l'argent à Harpagon, La Flèche nous en avait prévenus (à l'acte ii, scène v), c'était lui donner 'des convulsions,' 'le frapper par son endroit mortel...lui percer le cœur...lui arracher les entrailles.' Qu'était-ce donc que lui dérober sa cassette !" (Lavigne.)

65, 18 *Des gênes, des potences.* " *Des gênes*, des instruments de supplice (primitivement *géhine* et *gehenne*).—De là *gêner*, mettre à la gêne, *torturer*, au propre et au figuré.

Page Line

63, 18 '... Ah ! que vous me gênez !'

(Racine, *Andromaque.*)

20 "Rapprochez de ces plaintes d'Harpagon deux morceaux analogues ; le premier extrait de l'*Aulularia* de Plaute, et le second d'une comédie de Pierre Larivey (1550-1611), intitulée *Les Esprits.*

'Perii ! interii ! occidi ! Quo curram ? quo non curram ? Tene, tene !—Quem quis ?—
Nescio : nil video : cæcus eo, atque equidem, quo eam, aut ubi sim, aut qui sim,
Nequeo cum animo certum investigare. Obsecro vos ego, mi auxilio,
Oro, obtestor, sitis et hominem demonstretis, qui eam abstulerit.
Quid est quod ridetis ? Novi omnis : scio fures esse hic compluris,
Qui vestitu et creta occultant sese atque sedent, quasi sint frugi.
Quid ais tu ? Tibi credere certum est : nam esse bonum e voltu cognosco.
Em, nemo habet horum ? — Occidisti ! Dic igitur ; si quis habet ! Nescis ?
Heu me miserum ! misere perii ! male perditus, pessume ornatus eo :
Tantum gemiti et malæ mæstitiæ hic dies mihi obtulit,
Famem et pauperiem. Perditissimus ego sum omnium senum
In terra. Nam quid mihi opu'st vita, qui tantum auri perdidi,
Quod custodivi sedulo ? Egomet me defraudavi
Animumque meum geniumque meum. Nunc alii lætificantur
Meo malo et damno. Pati nequeo.'

(*Aulularia*, iv. 9.)

"Dans *Les Esprits* de Pierre Larivey, on ne vole pas la bourse de *Séverin*, mais on la vide et on la remet dans l'endroit où il l'avait cachée ; en la prenant, il s'écrie : 'Jésus, qu'elle est légère ! Vierge Marie ! qu'est-ce cy qu'on a mis dedans ? Hélas ! je suis destruict, je suis perdu, je suis ruyné ! Au voleur ! au larron ! au larron ! prenez le ! Arrestez tous ceux qui passent, fermez les portes, les huys, les fenestres ! Misérable que je suis ! où cours-je ? à qui le dis-je ? Je ne sçay où je suis, que je fais, ni où je vas ! Hélas ! mes amys, je me recommande à vous tous ! secourez-moi, je vous prie ! je suis mort, je suis

Page Line

65, 20 perdu! Enseignez-moy qui m'a desrobé mon âme, ma vie, mon cœur et toute mon espérance! Que n'ay-je un licol pour me pendre! Car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi. Hélas! elle est toute vuyde. Vray Dieu! qu'est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy mes biens, mon honneur et ma vie? Ah! chétif que je suis! que ce jour m'a esté malencontreux! A quoi veux-je plus vivre, puis que j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers que mes propres yeux! mes escus que j'avois espargnez, retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul, et qu'un autre jouyt maintenant de mon mal et de mon dommage!'"

(*Les Esprits*, iii, 3.) (Lavigne.)

ACTE V.

Scène I.

66, 4 *Que j'ai fait pendre de personnes.* "Voyez quelle physionomie comique Molière sait donner tout de suite à ses moindres personnages! Ce commissaire ne joue qu'un rôle épisodique, et, par quelques mots, il l'élève jusqu'à l'importance d'un caractère." (Auger.)

Scène II.

67, 18 *Qu'on me l'égorge tout à l'heure.* "*Me* explétif ajoute à la force de l'expression.—Dans Plaute, Anthrax donne aussi ses ordres aux cuisiniers:

'Dromo, desquama piscis. Tu, Machærio,
Congrum, murænam exdorsua, quantum potest.'

(*Aulularia*, ii. 8.)

"Comme le remarque fort justement M. Benoist, Molière a tiré de ce mouvement 'un effet comique, lorsque Harpagon demande si celui que l'on traite ainsi est le voleur de sa cassette. Mais l'énumération des opérations culinaires était par elle-même comique chez les Romains." (Lavigne.)

Scène III.

Page Line

71, 8 *Un guet-apens* : a premeditated trick. Literally, lying-in-wait. *Guet-apens* (é), a watching thought of beforehand.

23 *L'Amour.* Comp. *Aulularia* iv, 10.

EUCLIO.

"...Quid ego emerui, adolescens, mali,
Quamobrem ita faceres, meque meosque perditum
ires liberos ?

LYCONIDES.

Deus impulsor mihi fuit, etc., etc."

32 *Non ferai* : I shall do nothing of the kind.

72, 24 *Vous en useres* : You will behave...

38 *Hé, dis-moi un peu.* In the edition of 1669 : *hé, dis-moi donc un peu.*

73, 14 *Peut vous rendre témoignage* :

" ...Nunc interim spatium ei dabo exquirendi,
Meum factum ex gnatæ pedisequa nutrice anu : ea
rem novit." (*Aulularia* iv, 8.)

38 *Rengrégement de mal* : Complication of misfortune. Comp. Plautus :

" ...Perii oppido :
Ita mihi ad malum malæ res plurumæ se adglutinant."
(*Aulularia* iv, 8.)

Scène IV.

74, 15 *Je me suis abusé* : I made a mistake.

19 *N'allez point pousser les choses.* " Le verb *pousser* était alors, au figuré, d'un emploi fort étendu :

'Et l'on m'a vu *pousser* dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.'
(*Le Misanthrope.*)

" D'une manière absolue, *pousser les choses*, c'est les amener aux *dernières* extrémités. *Pousser*, sans régime, signifie *marcher, faire quelque chose avec ardeur, ne pas se modérer, ne pas garder de mesure.*

'Allons, ferme, *poussez*, mes bons amis de cour.' "
(*Le Misanthrope.*) (Lavigne.)

Page Line

74, 24 *Celui dont vous vous offensez.* Him of whom you have to complain. "*Celui dont vous vous offensez*, c'est-à-dire *celui dont vous avez à vous plaindre.* L'exemple de Molière n'a pu faire accepter en ce sens le mot *offenser.*" (A. Martin.)

Scène V.

75, 21 *Vous rendre partie contre lui.* Become a plaintiff against him.

76, 5 *De ces larrons de noblesse.* "*Larrons* qui ont existé dans tous les temps. Molière faisait la guerre à la fausse noblesse—et à la vanité de la noblesse véritable : en cela, comme en beaucoup d'autres choses, il trouvait dans Boileau un utile auxiliaire.—(Voyez la satire V de Despréaux, qui avait été écrite en 1665.) Dans *Tartuffe*, nous voyons que l'imposteur se pare d'un titre emprunté :

'Il est *noble* chez lui,'

dit la malicieuse Dorine ; *s'habiller* d'un beau nom était un sûr moyen de faire des dupes." (Lavigne.)

9 *J'ai le cœur trop bon.* My feelings are too delicate.

77, 12 *Touché de ma fortune.* Touched by my [bad] fortune.

31 *Que vous n'imposez point.* That you do not deceive.

78, 26 *Je me suis habitué ici.* I have settled down here.

31 *Je vous prends à partie.* "La *partie*, en térme de palais, est celui qui plaide contre quelqu'un :

'Va, je suis ta *partie* et non pas ton bourreau.'

(Corneille, *Le Cid.*)

Prendre à partie, c'est donc attaquer en justice une personne dont on se déclare l'adversaire."

(Lavigne.)

33 *Lui, vous avoir volé?* "Infinitif exclamatif; tour elliptique fréquent aussi en latin. 'Hoc vos scire!' (Tite-Live.)—'Mene incepto desistere victam!' (Virgile.)"

(Lavigne.)

Scène VI.

Page Line

79, 16 *N'en a-t-on rien été?* "Harpagon se soucie peu de Mariane; son projet de mariage était un pur caprice, bien vite oublié quand la passion maîtresse a été en jeu.—Aussi Cléante a beau parler de la jeune fille, sujet de sa querelle avec son père, celui-ci ne pense qu'à son trésor." (Lavigne.)

17 *Si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage.* "Ainsi le vol de la cassette n'est qu'un moyen d'obtenir le consentement d'Harpagon au mariage des deux amants. Voilà ce que n'a pas vu Rivarol quand il dit: 'le voleur n'est pas assez bien défini dans l'*Harpagon* de Molière et le vol n'y est pas assez mis au rang des crimes.' C'est qu'en vérité il n'y pas vol réel dans la pièce, mais seulement simulation de vol." (A. Martin.)

80, 29 *Et moi, voir ma chère cassette.* "*Ma chère cassette....* Voilà en effet le seul objet qu'il aime. On a remarqué, dit Bret, qu'Harpagon n'était puni que du côté de son amour, et que sa cassette retrouvée devait lui rendre supportable la peine de perdre ce qu'il aime moins que son cher argent: mais ne l'est-il pas aussi par le mépris dont il est couvert, et par le peu d'estime qu'il inspire à ses propres enfants? Le mépris est un châtiment." (Lavigne.)

"Le dénoûment de *l'Avare*," says M. Vinet, "est vicieux sous plus d'un rapport; un dénoûment pareil, romanesque au plus haut point, sentimental sans toucher personne, suffirait à faire crouler une pièce de moindre valeur; mais *l'Avare est un chef-d'œuvre*."
(*Poètes du siècle de Louis XIV*, p. 447.)

We cannot do better, by way of a general appreciation of Molière's amusing play, than to quote the remarks of Geoffroy, the most celebrated of French *feuilletonistes*:

"Avec quelle vigueur, avec quelle fidélité de pinceau Molière ne trace-t-il pas un avare s'isolant de sa famille, voyant des ennemis dans ses enfants qu'il redoute, et dont il n'est pas moins redouté; concentrant toutes ses affections dans son coffre, tandis que son fils se ruine d'avance par des dettes usuraires, tandis que sa fille a une intrigue dans la maison avec son amant déguisé!" L'avare ne sait rien de ce qui

Page Line

80, 29 se passe au sein de sa famille, rien de ce que font ses enfants ; il ne sait au juste que le compte de ses écus ; c'est la seule chose qui le touche et l'intéresse ; c'est le seul objet de ses veilles ; l'argent lui tient lieu d'enfants, de parents et d'amis ; voilà la morale qui résulte de l'admirable comédie de Molière ; et s'il y a quelque tableau capable de faire haïr et mépriser l'avarice, c'est celui-là.... Ce vice était assez commun sous Louis XIV. Les nobles avaient seuls alors le privilège de se ruiner, soit en servant l'État, soit en étalant un luxe au-dessus de leur fortune. La consolation des roturiers était de s'enrichir en volant l'État et ces nobles, et pour cacher leurs larcins, ils avaient soin d'enfouir leurs richesses."

VOCABULARY.

(N.B.—The roman numbers indicate the pages, the others refer to the lines in each page.)

À = *pour*. "Attendez donc au moins *à* juger de mon cœur." Wait then, a little, to judge of my heart. (i. 1.) Thus again:—

> "Il n'attend qu'un prétexte *à* choisir un époux.
> (Racine, *Andromaque*.)

> "(Elle) Attend l'ordre d'un père *à* choisir un époux.
> (Corneille, *Le Cid*.)

"Ce tour, fréquemment employé par Bossuet et tous les auteurs de ce temps, est un souvenir de *ad* avec le gérondif en *dum*.—*À* remplace de même *pour* dans '*à* vous dire vrai,' que nous avons trouvé un peu plus haut, et dans un certain nombre de locutions analogues, telles que: *à bien prendre*, *à bien considérer*, *à ne vous rien cacher*, etc., etc." (Lavigne.)

À *ne les placer* = *si on ne les place*. (i. 5.)

À = *en* followed by an infinitive. "*À la* voir passer dans la rue," in seeing her pass through the street. (i. 6.). Again: "On ne devient guères si riches *à être* honnêtes."

Accommodé = *à l'aise*, *opulent*, in good circumstances. (i. 2; i. 7.) Thus again: "Mon père estoit des premiers et des plus *accommodés* de son village." (Scarron, *Rom. com.*, part 1, cap. 13.) *Incommodé* was used in like manner by the writers of the seventeenth century in the sense of poor, in bad circumstances; thus: "Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes; vous êtes la grande protectrice du mérite *incommodé*." (*Les Amants magn.*, i. 6.)

Accommodé de toutes pièces, pulled to pieces. (iii. 5.) "Cette métaphore *de toutes pièces* nous reporte au temps de la chevalerie. Un chevalier, accommodé de toutes les pièces de son armure, était accommodé aussi complètement que possible; il n'y manquait rien." (Génin.)

Amitié = *affection in general.* "Des sentiments *d'amitié* qui ne sont pas imaginables." Sentiments of affection which cannot be imagined. (i. 2.) *See* also (v. 5). "Le capitaine de ce vaisseau... *prit amitié* pour moi." The captain of this ship conceived an affection for me. Racine, again: "Vos serments m'ont tantôt juré tant *d'amitié*." (*Andromaque.*)

Au, aux = *dans le, dans les, relativement à.* "Je trouve dans votre personne de quoi avoir raison *aux choses* que je fais pour vous." I find in you enough to justify all I do for you. (i. 1.) "Elle se prend d'un air le plus charmant du monde *aux choses* qu'elle fait." Whatever she undertakes is done in the most charming manner. (i. 2.)

Aussi = *non plus.* (v. 5.) "Le ciel ne nous fit point *aussi* périr." Neither did heaven make us perish. Again:

"J'ai l'œil bon, Dieu merci—
"Je ne l'ai pas mauvais *aussi*
Dit l'autre." (La Fontaine, *Fables.*)

Aviser, employed as a neuter verb instead of *s'aviser.*

"*Les faire aviser* de boire, lorsqu'ils n'y songent pas." (iii. 2.)

Besoin; faire besoin = *être nécessaire*: "Aussi bien *nous fera-t-il ici besoin* pour apprêter le souper." (iii. 5.)

Bonne femme = *vieille femme.* "Sous la conduite d'une *bonne femme* de mère," under the guidance of an old woman, her mother. (i. 2.) "*Bonne femme* signifiait alors vieille femme; de même *bonhomme* avait le sens de vieillard; on a donc eu tort de reprocher à Balzac un manque de cœur pour avoir dit: '*Mon bonhomme de père*,' et à Dangeau un manque de respect pour avoir écrit: 'On apprit la mort du *bonhomme* Corneille.' Il fallait entendre: Mon *vieux* père...le *vieux* Corneille." (Lavigne.)

Cœur; avoir le cœur bon = *bien placé.* "Sachez que j'ai le *cœur trop bon* pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi." Know that I am too upright to adorn myself with a name which is not mine. (v. 5.)

Comme = *comment*: "Il ne faut point qu'elle regarde *comme* un mari est fait." She has no right to inquire what a husband offered to her is like. (i, 9.) "Je suis bien aise d'apprendre *comme* on parle de moi." I should be glad to know what people say of me. (iii. 5.). "Nous dirions plutôt aujourd'hui *comment.*—Mais, du temps de Molière, *comme* était fort usité dans les interrogations, directes ou indirectes.

'Montrez-lui *comme* il faut régir une province.'
(Corneille, *Le Cid.*)

'Voilà *comme* Pyrrhus vint s'offrir à ma vue.'
(Racine, *Andromaque.*)

'Albin, *comme* est-il mort?'
(Corneille, *Polyeucte.*)

Voltaire a eu tort de relever comme fautive cette locution dans Corneille." (Lavigne.)

Commettre quelqu'un à un soin; "*Je vous commets au soin* de nettoyer partout." To you I commit the care of cleaning up everywhere. (iii. 1.) The substantive *commis* = clerk, is merely the past participle of *commettre*, and, like the verb, governs the dative. Thus:

"L'élève de Barbin, *commis à la boutique.*"
(Boileau, *Le Lutrin*, v. 36.)

Conduite; **discrète conduite** = *sage économie*: "Et que leur *discrète conduite.*" (i. 2.) Latin, *comitium*: "Rome avait une peine extrême à les réduire (les Samnites) malgré la valeur et la *conduite* de Papirius Cursor."
(Bossuet, *Histoire universelle.*)

Conséquence = *importance.* "En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une *conséquence* tout à fait grande." This lawsuit is of the utmost importance for me. (ii. 7.)

Considérable = *digne d'être considéré*, worth being taken into account. "Le bien n'est pas *considérable* lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne;" riches are of very little importance when one is likely to marry a virtuous woman. (i. 5.)

Constituer à = *préposer à*, to appoint over. "Je vous *constitue*, pendant le souper, *au gouvernement* des bouteilles." I put the bottles under your care during supper-time. (iii. 1.)

Coup (*faire le*), "qui que ce soit qui ait *fait le coup*;" whoever has committed that deed. Thus again:

"Narcisse *a fait le coup*, vous l'avez ordonné."
(Racine, *Britannicus.*)

Cousu de pistoles; "Dans la pensée que je suis tout *cousu de pistoles.*" In the belief that I am made of gold. (i. 5.) Thus again:

"Son voisin, au contraire, étant *tout cousu d'or.*"
(La Fontaine, *Fables*, viii, 2.)

Crier vengeance au ciel. "Voilà qui *crie* vengeance *au* ciel." It calls for vengeance from above. (i. 5.)

Curieuse = *qui a du goût pour, qui désire, qui recherche, qui a souci de.* "Elle n'est *curieuse* que d'une propreté...." She cares only about an attire.... (i. 6.) See *propreté.*

Dans used for à. "N'allez point pousser les choses *dans* les dernières violences de l'amour paternel." Do not let your paternal authority drive matters to extremes. (v. 4.)

De redundant, after *valoir mieux*. "Il leur *vaudrait bien mieux*, les pauvres animaux, *de* travailler beaucoup, et *de* manger de même." It would be much better for them, poor things, to work much and eat to correspond. (iii. 5.)

Découvrir quelqu'un=*démontrer qu'il est (ce que marque l'adjectif)*. "Ce n'est que les actions qui les *découvrent différents*." Their actions only show the difference that exists between them. (i. 1.)

Départir, *se départir de*, with an infinitive. "Tu ne t'es pas *départi d'y prétendre?*" Did you not give up all pretentions to her? (iv. 5.) Compare the Latin: *de*ducere *de*... *de*trahere *de*... *de*cedere *de*... etc.

Dépit, *en dépit que j'en aie*. "Je me sens pour vous de la tendresse *en dépit que j'en aie*." I have a certain tenderness for you, in spite of my better judgment. (iii. 5.) "La construction de cette locution ne peut se faire; seulement on comprend comment elle est née. La locution correcte serait: *dépit que j'en aie*, comme *malgré que j'en aie*; c'est-à-dire *quelque mal gré que j'en aie*, tandis qu'il est impossible de dire: *quelque en dépit que j'en aie*. Mais là il y a eu confusion et fusion avec la locution *en dépit*, d'où est résultée la locution *en dépit que j'en aie*." (Littré.)

Déplaisirs. "Je sais les chagrins et les *déplaisirs*...." (iv. 1.) The word is synonym here of *amertume* or douleur.

> "Parmi les *déplaisirs* où son âme se noie."
> (Racine, *Andromaque*.)

De quoi, *voilà bien de quoi!* elliptical; the verb is understood. "Hé bien? qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà bien *de quoi* (s'étonner, se récrier)!" Threescore! well, and what then? (ii. 6.)

Détourner=écarter, éloigner de quelqu'un (L. *avertere*). (v. 1.) Again:

> "Pourquoi *détournais-tu* mon funeste dessein?"
> (Racine, *Phèdre*.)

Diantre, euphemism for *diable* (i. 3.), and *passim*. Thus again: "Et qui *diantre* vous pousse à vous faire imprimer?" (*Le Misanthrope*.) Rabelais calls the devil "le grand vilain *diantre* d'enfer."

Donner dans = *tomber*, or *se lancer avec impétuosité*. "Vous *donnez* furieusement *dans le marquis!*" You affect the marquis terribly. Again:

> "Puisque vous y *donnez*, dans ces vices du temps."
> (*Le Misanthrope*.)

Compare the Latin: *dare se in viam*; *dare se fugæ*. (Cic.)

Dont=*par lequel, avec lequel.* " Si tout le monde vous voyait des yeux *dont* je vous voi." (i. 1.)

Dot, masc. " C'est une raillerie que de vouloir me constituer *son dot* de toutes les dépenses qu'elle ne fera point." It is a farce to pretend to make up a dowry with all the expenses she will not run into. (ii. 6.) Note: 1. That *dot* is masculine in the sixteenth century writers. Thus: "Laquelle aura pour *son dot* 400,000 escus." (D'Aubigné, *Hist. Univ.*, i. 5.) 2. That the *t* was not usually sounded. Thus: "Elle estoit jeune, et n'avoit point encore ouï dire ce mot de *dot*; lequel ils disent en certains endroits du royaume, et principalement en Lyonnois, pour douaire; et pensoit qu'on eust dit que cet homme eût mangé le *dos* ou l'eschine de sa femme. (Despériers, *Contes*, xlv.)

Double, masc. s., a small piece of money. "Il n'y a point de Monsieur maître Jacques *pour un double!*" None of your master Jacques here. (iii. 6.) " C'est-à-dire qu'il se tient plus cher, à plus haut prix. *Il n'y en a point pour un double*, espèce d'adage pour exprimer un refus formel, une dénégation" (Génin.) Le *double* était " une petite pièce ronde de cuivre, qui portait d'un côté la figure du roi, et de l'autre trois fleurs de lis, et qui faisait la sixième partie du sou ou deux deniers." (Littré.)

Dû = *devoir*, " Faites *le dû* de votre charge." (v. 3.) Thus again:

> " Vous avez fait *le dû* de votre office."
> (Corneille, *la Suite du Menteur.*)

> " Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
> Et qu'au *dû de ma charge* on ne me trouble en rien."
> (*Tartuffe.*)

D'un air = *de l'air.* " Elle se prend *d'un* air *le* plus charmant du monde aux choses qu'elle fait." Whatever she undertakes is done in the most charming way. (i. 2.) See also iii. 5. " C'est *une* chose *la* plus aisée du monde." It is the easiest thing in the world.

Empêché = *arrêté, embarrassé* (Latin, *impeditus*). " Dis-lui que je suis *empêché*, et qu'il revienne une autre fois." Tell him that I am engaged, and that he must come another time. (iii, 13.) Again, Racine: " Je suis bien *empêché*, la vérité me presse." (*Les Plaideurs.*)

En, prep., used instead of *de.* " Il n'y a rien qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne *en* louanges." There is nothing they cannot swallow down, provided it be well seasoned with praise. (i. 1.)

Engager (s') governed equally well the prep. *à* and *de.* (iii. 5. v. 3.)

Entremettre (s') de = *se mêler de.* "Ce que je fais partout ailleurs: *m'entremettre d'affaires*, me rendre serviable aux gens." What I do everywhere else: busy myself about other people's affairs, make myself useful to the community in general. (ii. 5.) We find the word used as far back as the twelfth century. "Saül aveit osteit de la terre ces ki *s'entremeteient* d'enchantement e de sorcerie." (*Traduct. des quatre livres des Rois.*)

Épargne de bouche = *sobriété.* "Elle est nourrie et élevée dans une grande *épargne de bouche.*" She has been nursed and brought up with the strictest notions of frugality. (ii. 6.)

Épée de chevet, metaphorical expression. "Toujours parler d'argent! Voilà leur *épée de chevet*, de l'argent!" Always speaking of money! It is their pillow companion, money! (iii. 5.)

Équipage (i. 5.) = *vêtements.* "Vous ne me dites rien de tout mon *équipage*?" (Racine, *Les Plaideurs.*)

État = *mise, façon de se vêtir.* "Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir *l'état* que vous portez?" Where could you find money enough to clothe yourself as you do? (i. 5.)

Être pour, in the sense of *être fait pour, être capable de...* "Cela *n'est pas pour* durer." That cannot last. (iii. 8.)

> "Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
> N'est pas assurément *pour* être rejeté."
> (*Le Misanthrope.*)

> "Monsieur, je ne *suis* pas *pour* vous désavouer."
> (Racine, *Les Plaideurs.*)

Fâcheux = *importun.* "Dans les justes craintes d'une *fâcheuse* prévoyance." Amidst the just fears of an importunate foresight. (i. 1.) Thus again:

> "Que vous êtes *fâcheux.*"
> (*Tartuffe.*)

Façons = *manière de politesse ou de discrétion exagérées.* "Mon Dieu, que de façons." Good heavens, what fuss. (iii. 12.)

> "A force de *façons* il assomme le monde."
> (*Le Misanthrope.*)

Hence *façonnier*, qui fait des *façons*, qui cherche à tromper par des *façons.*

> "De tous vos *façonniers* on n'est pas les esclaves."
> (*Tartuffe.*)

Faire, used instead of another verb, which is not repeated. "Si je...prends la hardiesse de lui parler comme je *fais*." If I am bold enough to speak to her as I do. (i. 9.) Thus again:

"Il l'appelle son frère et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne *fait* mère, fils, fille et femme."
(*Tartuffe*.)

"Par ce choix Albe montre en effet
"Qu'elle m'estime autant que Rome vous *a fait*."
(Corneille, *Horace*.)

Faire = *rendre*. "Pour ne vous *faire* pas malades." Not to make you ill. (ii. 6.)

Fait, subs. masc. = *Fortune*. "Bienheureux qui a *tout son fait* bien placé!" Happy is the man who has all his cash well invested. (i. 4.) Thus again:

"Le malheureux n'osant presque répondre,
Court au magot, et dit: '*c'est tout mon fait*.'"
(La Fontaine.)

Feindre = *hésiter*. "*Nous feignions à* vous aborder, de peur de vous interrompre." We were hesitating to come near you, for fear of intruding. (i. 5.) *Feindre* without a negation takes the preposition *à*; with a negation it takes the preposition *de*.

"Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point *feindre à* me le faire voir."
(*Le Misanthrope*.)

"S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils *ne feignent point de* leur faire servir un simple hachis."
(La Bruyère, Théoph. *De l'épargne sordide*.)

Ferai: "*non ferai*, de par tous les diables!" In the name of all the devils, I shall not leave it to you. (v. 3.) "Je ne te laisserai pas celui que tu as, à la charge par toi de ne prétendre rien aux autres." (Génin.)

Fortune = *destinée*. "Le capitaine de ce vaisseau, touché de ma *fortune*, prit amitié pour moi." The captain of that ship, touched with compassion at my fate. (v. 6.) Comp. Horace: "*Fortunam* Priami cantabo, et nobile bellum."

Fredaine, écart de conduite causé surtout par la jeunesse; *youthful pranks*. (iii. 4.)

Gaillard = *dispos, vigoureux, sain*. (ii. 6.)

Gueux. "Tous ces blondins sont agréables, mais la plupart sont *gueux comme des rats*." All those dandies are very pleasant,

but most of them are as poor as church mice. (iii. 8.) "L'expression complète eût été : comme des rats d'église, qui n'y trouvent rien à manger. Mais, du temps de Molière, on n'osait pas prononcer sur le théâtre le mot *église*." (Génin.)

Guigner=*regarder à la dérobée*. "J'ai *guigné* ceci tout le jour." I have watched for this all day. (iv. 6.)

Humaine=*qui compâtit aux souffrances des hommes*. (iv. 1.) The opposite adjective *inhumaine* was very much used by Molière's contemporaries in the language of gallantry, even by tragic authors, *e.g.*:

> "L'amour me fait ici chercher une *inhumaine*."
> (Racine, *Andromaque*.)

Hymen (l') de=*l'hymen avec*. "Chercher dans *l'hymen d'une* douce et sage personne." Seek, in marrying a gentle and virtuous woman. (v. 5.)

Il suppressed after *voilà*. "Ne *voilà pas* de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait." Is not that one of our spies who take notice of what I do? (i. 3.)

Il...qui=*celui qui*. "*Il* est bien heureux *qui* peut avoir dix mille écus chez soi." He is a fortunate man, who has ten thousand crowns in his house. (i. 5.)

Imposer=*en imposer, mentir*. "Hélas! à vos paroles je puis répondre ici, moi, que vous n'imposez point." Alas! I can answer here, for what you have said, that you do not deceive us. (v. 6.) "La distinction entre *imposer* et *en imposer* est une subtilité chimérique." (Génin.) This is so true that we find Massillon using in the same sentence *imposer* and *en imposer* with the meaning of *to deceive*. "Il ne veut ni *imposer* aux autres, ni *s'en imposer* à soi-même." (*Oraison funèbre du prince de Conti.*) Compare the Latin: "*imposuit mihi caupo*" (Martial); "*imposuit Catoni*." (Cic.)

Jouer = *tromper*. "La manière dont *on les joue* a beau être visible." The manner in which they are deceived may be ever so patent. (i. 1.) "*Tromper* avec une nuance de raillerie; *abuser* sa dupe, et s'en moquer tout ensemble." (Lavigne.) Thus again:

> "Mettez, pour me *jouer*, vos flûtes mieux d'accord."
> (*L'Étourdi.*)

Lumière. "*Ouvre*-nous des *lumières*." Advise us. (iv. 1.) "*Lumières* n'est pas ici dans le sens du latin *faces*, mais dans celui de *fenêtre*, ou toute ouverture par où la lumière s'introduit et la vue peut saisir une perspective. *Ouvrir des lumières* signifie donc, en style moderne, *ouvrir des jours*." (Génin.)

Mêler=*se mêler*. "Me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout?" Did ever any one see me begin a thing, and not succeed in it? (ii. 6.)

Ménage (bon)=*sage conduite, sage manière d'agir, de diriger une maison.* (i. 5.)

Mettre ordre que, or *donner ordre que*, in the sens of *faire en sorte que... avoir soin que*. "*Je mettrai ordre* que mon carrosse soit tout prêt." (ii. 6.)

Mis. "Le trouble où cette nouvelle m'a mis." (ii. 1.) Thus again:

> "Depuis longtemps cette estime *m'a mis*
> Dans un ardent désir d'être de vos amis."
> (*Le Misanthrope.*)

Moi. Two dative pronouns placed consecutively. "*Dressez-lui moi* son procès comme larron et suborneur." Draw me up an indictment against him as a thief and a suborner. (v. 3.)

Moquer (se)=*ne pas vouloir,... se mettre peu en peine de...*(Lat. *non curare de.*) "La coquine me dit au nez *qu'elle se moque* de le prendre." The hussy tells me to my face that she seems to take him. "C'est-à-dire," says M. Génin, "non pas qu'elle est indifférente à le prendre ou non, mais qu'elle se moque de la volonté de son père de le lui faire prendre." Thus again: "Je me *moquerais* fort de prendre un tel époux." (*Tartuffe.*)

Net (de). "*Net de tout embarras*," (ii. 1.), means *débarrassé de* =free from. The elliptical expression *un bien net* is often used.

Obliger (s') que=*s'oblige à ce que*. "Il *s'obligera*, si vous voulez, *que* son père mourra avant huit mois." He will pledge you his word, if you like, that his father will die before eight months are over. (ii. 2.) The form *à ce que* would require the subjunctive. "Son père mourra avant huit mois, et à cet égard il s'obligera, il prendra un engagement positif. Cette forme exprime bien mieux la certitude du fils de la mort de son père, que si l'on y employait le conditionnel." (Génin.)

Offrir (s') with the prep. *de*. "Lorsqu'on *s'offre de* prendre une fille sans dot." (i. 10.) *Offrir* is more frequently used with *à*.

> "Puisqu'il *s'offre* à vous voir, croyez qu'il veut la paix."
> (Racine, *La Thébaïde.*)

> "Quelques Anglais de Dunkerque *s'offrirent de* lui donner les clefs." (Id., *Notes historiques.*)

On. Ambiguity arising from the use of that pronoun. "Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'*on* dérobe, et je voudrais qu'*on* en eût fait pendre quelqu'un." These wide knee-breeches are convenient receptacles

of stolen goods; and I wish a pair of them had been hanged. (i. 3.) "*On*," says M. Génin, "ne peut servir à désigner tout à la fois le voleur et le juge qui le fait pendre."

Où. Always used by Molière to express either the dative or ablative of the pronouns *lequel, laquelle.*

Vous repentiez-vous de cet engagement *où*... (i. 1.)—C'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement *où*...*Ibid.* —C'est une chose *où* vous ne me réduirez point. (i. 6.)—C'est un parti *où* il n'y a point à redire. *Ibid.*—C'est une chose *où* l'on doit avoir de l'égard. (i. 7.)—Elle n'aime ni les superbes habits... *où* donnent ses pareilles... (ii. 6.)—Les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice *où*... (iii. 8.)—C'est ici une aventure *où*... (iii. 11.)—C'est un mariage *où* vous imaginez bien... *Ibid.*—La quantité d'égards *où* notre sexe est obligé. (iv. 1.)—Ce sont des suites fâcheuses *où*... (iv. 3.)—Ce ne sont point ici des choses *où*... *Ibid.*—C'est une chose *où* tu m'obliges.... (iv. 5.)—Je ne vois pas... le supplice *où* vous croyez.... (v. 5.)—Thus again, Racine:

"Seigneur, voyez l'état *où* vous me réduisez."
(*Andromaque.*)

Ouvrir (s') *à quelqu'un*=lui *révéler* ses pensées, lui faire ses confidences, lui *découvrir* ses secrets. "Je brûlais de vous parler, pour *m'ouvrir à vous* d'un secret." I was longing to speak to you, in order to reveal to you a secret. (i. 7.) Thus, Racine:

"Vous savez un secret que, tout prêt à *s'ouvrir*,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir."
(*Bajazet.*)

Péricliter = *courir un danger, risquer.* "Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à *péricliter?* But are you sure, M. Simon, that there is no risk to run in this case? (ii. 2.)

Peste soit=*que la peste soit.* (i. 3.) We say equally well: "*la peste soit de quelqu'un,*" and "*la peste soit quelqu'un;*" in the latter case the verb *faire* is understood. Molière says in the *Ecole des Femmes:*

"*La peste soit fait* l'homme, et sa chienne de face."

Peu. "J'en avais fait à sa mère *quelque peu* d'ouverture." I acquainted the mother with your intentions. (ii. 6.)

"*Le peu de bien... le peu... le trop* were frequently used by the writers of the seventeenth century.

"Tout semble impossible à son *peu* de vigueur."
(Corneille, *Polyeucte.*)

"J'abuse, cher ami, de ton *trop* d'amitié."
(Racine, *Andromaque.*)

Plus for *le plus* in the superlative. "Qui est *plus criminel* à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?" Who is the more criminal in your opinion: he who buys the money of which he stands in need, or he who obtains, by unfair means, money for which he has no use? (ii. 3.)

Point d'affaires=*point d'affaires entre nous, je ne vous écoute pas!* "Mais de l'argent, *point d'affaires.*" But money, that's a different affair. (ii. 5.)

Porté à=*disposé à.* (iv. 5.)

Poule laitée. "Avec leur ton de *poule laitée*, et leurs trois petits brins de barbe, relevés en barbe de chat." With their effeminate voices, their three little bits of a beard turned up like cat's whiskers. (ii. 6.) "*Poule laitée*, homme faible et sans vigueur." (Littré.)

Pour=*parce que.* "*Pour* ne faire rien, monsieur,..." because they do nothing, Sir. (iii. 5.) Again:

> "*Pour* dormir dans la rue on n'offense personne."
> (Racine, *Les Plaideurs.*)

> "Ah! *pour* être dévôt, je n'en suis pas moins homme."
> (*Tartuffe.*)

Se prendre à quelque chose=*s'y prendre pour la faire.* See *d'un air.*

Prête de=*disposée à, sur le point de....* "Étant *toute prête* d'être mariée, elle rompit tout net le mariage." On the very eve of being married, she suddenly broke off the match. (ii. 6.)

Prétendre *quelqu'un, quelque chose*=*exiger, réclamer comme un droit.* "Toutes vos poursuites auprès d'une personne *que je prétends* pour moi." Your attentions to a person I intend for myself. (iv. 3.) Thus again:

> "Et moi, je ne *prétends* que la mort d'un parjure."
> (Racine, *Andromaque.*)

Prévenir. "Que n'étant *prévenus* d'aucune folle ardeur;"...that being prejudiced by no foolish ardour. (i. 2.)

> "*Prévenir* a ici le sens de: *inspirer d'avance* des sentiments favorables ou défavorables à quelqu'un." (Lavigne.)

> "Misérable! il s'en va lui *prévenir* l'esprit."
> (Racine, *Les Plaideurs.*)

> "Deux choses toutes contraires nous *préviennent* également, l'habitude et la nouveauté."
> (La Bruyère, *Des Jugements.*)

Propreté = *parure, manière convenable de se vêtir.* (ii. 6.)

Que; il n'est pas (possible) que.... "*Il n'est pas que* vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire." It is not possible that you do not know something about that affair. (v. 2.)

Que je crois = (*à ce*) *que je crois*, as I believe. (ii. 6.) Thus again: advienne *que* pourra; and

"Non; et ne le verrai, *que je crois*, de ma vie."
(Racine, *Les Plaideurs.*)

Que = *si ce n'est*; "Rien ne m'a retenu *que* la déclaration." (iv. 3.) Thus again:

"Sans parents, sans amis, sans espoir *que* sur moi."
(Racine, *Andromaque.*)

Que...de. "Je n'ai *que* faire *de* vos dons." I want none of your gifts. (iv. 5.)

Que...ne. "Sors vite, *que* je *ne* t'assomme." Be off quickly, lest I give you a thrashing. (i. 3.)

"Vous ne pouvez pas *que* vous *n'*ayez raison." You must be right. (i. 7.) Comp. the Latin: "Non possum quin exclamem." (Cic.) Boileau: "*Je ne puis*, cette fois, *que* je *ne* les excuse."

Que = *lorsque, tandis que.* "Comment voudriez vous qu'ils traînassent un carrosse, *qu'*ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes." How could you expect them to drag a carriage. They have not even strength to drag themselves along. (iii. 5.)

"Où me réduisez-vous *que* de me renvoyer à ce que voudraient permettre," = *Lorsque vous me renvoyez.*

Que, elliptical. "J'ai une tendresse pour mes chevaux, (telle) *qu'*il me semble que c'est moi-même." I am fond of my horses, and when I see them suffer, it seems as if it were myself. (iii. 5.)

Quel = *tel que.* "Allez, allez, vous pourrez avoir avec eux (les médecins) *quel* mal il vous plaira." Go, go, you may have with them whatever illness you please. (i. 8.) Again: "Mettez vous dans *quelle* situation il vous plaira, la prière l'adoucit." (Massillon.)

Quel, used instead of *qui*: "Avez-vous su *quel* il est?" (iii. 8.)

Quête = *recherche de* (Latin, quærere). (v. 5.) The French still say *être en quête de.*

Qui, instead of *lequel*, referring to the name of a thing. "N'oubliez rien...de ces caresses touchantes *à qui* je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser." Do not forget...those loving caresses, to which, I feel, nothing could be refused. (iv. 1.) The distinction was not recognised during the seventeenth century.

"Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De *qui* le souvenir puisse aller jusqu'à vous."
(Corneille, *Cinna.*)

"Un sang sur *qui* la Grèce aujourd'hui se repose."
(Racine, *Andromaque.*)

"Dans les cruelles mains *par qui* je fus ravie."
(*Iphigénie.*)

Quitter = *abandonner*. (i. 2.; iv. 3.) Thus again, La Fontaine:

"Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel, mais *quittez* ce souci."

Rage. *Faire rage* = *faire l'impossible*. "Notre maître Simon dit qu'il *a fait rage* pour vous." Our master Simon says that he has done the utmost for you. (ii. 1.)

Raisonner = *discourir*. 'En *raisonnant*, tout seul;" in talking to myself. (i. 5.) Thus again:

"Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à *raisonner*."
(Boileau.)

Reculer. "Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, *je n'y recule point*." Well, if he wants to make you a judge between us, I have no objection. (iv. 6.)

Régaler. "Je vous recommande surtout de *régaler d'un bon visage* cette personne-là." I advise you, above all things, to receive her kindly. (iii, 4.) "*Régaler* a d'abord signifié *offrir un régal*, c'est-à-dire *un cadeau, un divertissement, une fête*; de là *régaler quelqu'un de quelque chose* pour: lui *offrir une chose agréable*, quelle qu'elle fût—soit de la musique, soit un festin, soit simplement, comme ici, un *bon accueil*.—Dans *Tartuffe*, Damis dit ironiquement à Orgon:

'Nous allons *régaler*, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.'"
(Lavigne.)

Rendre (se) = *Devenir, être*. "*Me rendre* serviable," make myself useful. (ii. 5.) Again: "Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, *tu te rends*." (*Tartuffe*.) And: "Elle *se rendra* sage." (*Les Femmes savantes*.)

Rengrégement, archaïc for *surcroît*. "*Rengrégement* de mal, surcroît de désespoir!" aggravation of misery! excess of despair! (v. 3.) *Etym.*, from the old French comparative *greindre* in the nominative, and *greigneur* in the objective. Latin, *grandior*, *grandiorem*.

Renoncer, governing the accusative. "Je te *renonce* pour mon fils." (iv. 5.) "*Renoncer* quelqu'un ou quelque chose, c'est le *renier* : renoncer sa foi, son Dieu, sa patrie. *Renoncer pour* a le même sens : ne pas reconnaître pour. (On dit en latin *renuntiare amicitiam alicui*, rompre avec un ami.)" (Lavigne.)

Révérence parler = *parlant par révérence*. "Et qu'on me voit, *révérence parler*," And that one can see, saving your presence. (iii. 2.)

Roidir (se). "Des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se *roidissent* contre le droit chemin de la raison." Restive natures, whom truth causes to rear, who always kick when we would lead them on the right road of reason. (i. 8.)

Rompre. "J'en suis fâché, car cela *rompt* une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit." I am sorry for it, for that puts an end to a scheme that had occurred to me. (iv. 3.)

Scandaliser (se) = *prendre du scandale, être blessé de, s'offenser de*. "Le voilà qui *se scandalise* de votre refus." There he is, offended by your refusal. (iii. 12.) Again:

> "Une telle action ne saurait s'excuser,
> Et tout homme d'honneur s'en doit *scandaliser*."
> (*Le Misanthrope.*)

Solliciter *quelque chose de quelqu'un*. "La grâce *dont* je vous sollicite." (ii. 6.) We say equally well *solliciter quelqu'un de quelque chose.*, "Je vous sollicite de vos suffrages." (*La Princesse d'Élide.*)

Sous = *par* or *avec*. "Ne prétendez pas vous sauver *sous* cette imposture." Don't pretend to shelter yourself under such a piece of imposture. (v. 5.)

Succès = *issue, résultat*. "*Le succès* me donne de l'inquiétude." The issue makes me anxious. (i. 1.) Thus again:

> "J'allais voir *le succès* de ses embrassements."
> (Racine, *Andromaque.*)

> "Voilà donc *le succès* qu'aura votre ambassade."
> (*Ibid.*)

Tâcher à. "Mais que ne *tâches* vous aussi *à* gagner l'appui;..." but why do you not try to win the support... (i. 1.) The writers of the seventeeth century said, indifferently, *tâcher de* and *tâcher à*.

"Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir."
(*Tartuffe.*)

"Je m'excite contre elle, et *tâche* à la braver."
(Racine, *Britannicus.*)

Tenir = *regarder comme, estimer pour.* "*Je tiens* votre cœur incapable de m'abuser." (i. 1.) The corresponding Latin form is *ducere, habere*, with the accusative. Again:

"Oui, de ma part, je vous *tiens préférable.*"
(*Le Misanthrope.*)

"Malgré nos malheurs, je me *tiens trop heureux.*"
(Racine, *Mithridate.*)

Tenir pour, was also said:
"Il la *tient pour sensée* et de bon jugement."
(Racine, *Les Plaideurs.*)

Tenir = *retenir, garder, maintenir.* "*Y tient* en ma faveur votre fortune déguisée." (i. 1.) Thus:

"Ecoutez moins ce bruit qui vous *tient* alarmée."
(Racine, *Alexandre.*)

Tort = *injure.* "Ah! ne me faites pas *ce tort.*" (i. 1.)

"Il ne faut pas faire à l'éloquence le *tort* de penser qu'elle n'est qu'un art frivole." (Fénelon.)

Tout = *entier, plein, sans réserve.* "Vous êtes *toute* raison." (i. 7.) Pascal: "On s'élève par cette passion, et on devient *toute* grandeur."

Tout beau, gently. (v. 5.) The expression is familiar now; in Molière's time its use was less restricted:

"*Tout beau*, Pauline, il (Dieu) entend vos paroles."
(Corneille, *Polyeucte.*)

Train. "Nous savons *le train* des enfants dont les pères se remarient." We know the behaviour of children whose fathers marry again. (iii. 4.) "*Train*, au propre, l'*allure* d'un équipage; par suite, au figuré, la *manière d'être, la conduite*. Bossuet dit de même, dans le style le plus soutenu: 'Quand on a commencé à prendre ce *train*, les grands hommes se font les uns les autres.' (*Hist. univ.* iii[e] partie, ch. vi.) Rien n'égale l'énergie que donnent au style, par leur exacte propriété, ces termes familiers placés à propos." (Lavigne.)

Trébuchantes. (v. 1.) "D'un poids suffisant pour faire *trébucher* (Eng., turn) la petite balance qui sert à peser les pièces de monnaie, et que l'on nomme *trébuchet.*" (Lavigne.)

Turc, Turquerie. "Il est *turc* là-dessus, mais d'une *turquerie* à désespérer tout le monde." He is a Turk on that point, of a Turkishness to drive every one to despair. (iv. 2.)

Voi, for *vois.* (i. 1, 5.) Also *doi* for *dois.* (i. 1.) "Aujourd'hui, les verbes de la deuxième, de la troisième et de la quatrième conjugaison ont une *s* à la première personne du singulier de l'indicatif présent : cette lettre s'est introduite par analogie avec la deuxième personne pendant la seconde moitié du dix-septième siècle. Molière a conservé l'usage de l'ancienne langue, plus conforme à l'étymologie ; (*video* n'avait pas d'*s* ; *vides* en avait une).

Corneille et Racine écrivent de même :

'Elvire, où sommes-nous et qu'est-ce que je *voi*?'
(Corneille, *Le Cid.*)

'Elle vient, je la voi.'
(Racine, *Andromaque.*)

'Ho ! monsieur, je vous *tien*.' "
(*Les Plaideurs.*)
(Lavigne.)

London : J. S. Levin, Steam Printing Works, 75, Leadenhall Street, E.C.

CHARDENAL, C. A. New French Class Books. The series contains the following Volumes :—

The French Primer. For Junior Classes, in three parts, each 4d., or complete in 1 vol. 1s. 3d.

First French Course : or Rules and Exercises for Beginners. 1s. 6d.

Second French Course : or French Syntax and Reader. 2s.

French Exercises for Advanced Pupils. Containing the Principal Rules of French Syntax, numerous French and English Exercises on Rules and Idioms, a Dictionary, and Familiar Phrases and Proverbs. 3s. 6d.

Key to the First and Second Courses. 3s. 6d.

Key to the "French Exercises for Advanced Pupils"; to which are added Explanations of 850 of the most difficult French Idioms. 3s. 6d.

Practical Exercises on French Conversation. For the use of Students and Travellers. 1s. 6d.

The Rules of the French Language. 1s. 6d.

CHARENTE'S New and complete Course of strictly graduated and Idiomatic Studies of the French Language :—

Grammar. Part I.—Pronunciation ; Accidence. Cloth, 2s.
„ II.—French and English Syntax Compared. Cloth, 2s.
„ III.—Gallicisms and Anglicisms. Cloth, 2s. 6d.
„ IV.—Syntaxe de Construction ; Syntaxe d'Accord Difficultés. Cloth, 2s.

Exercises. Part I.—Pronunciation ; Accidence. Cloth, 1s. 6d.
„ II.—French and English Syntax Compared. Cloth, 2s.
„ III.—Gallicisms and Anglicisms. Cloth, 1s. 6d.
„ IV.—Syntaxe de Construction ; Syntaxe d'Accord Difficultés. Cloth, 1s. 6d.

CHEVALIER, Rapid French. Cloth, 1s. 6d.

CLAPASSON. The Student's French Guide. Cloth, 2s. 6d.

DESRU, L. French Pronunciation and Reading. Cloth, 2s.
——— First Year's French Study. Cloth, 3s.
——— Second ditto. Cloth, 3s. 6d.

DORET, a French Grammar for English Public Schools. 1 vol., 8vo. Cloth, 3s.
——— Exercises. 1 vol., 8vo. Cloth, 3s.

GENLAIN, Golden Path to French. Part I. cloth 2s. Part II. Cloth 2s. 6d.

GUAY'S French Grammar. Cloth 3s.

HUNT & WUILLEMIN, The Oxford and Cambridge French Grammar. Part I.—Pupil's Book. Cloth, 2s.
„ II.—Pupil's Book. Cloth, 2s. 6d.
Master's Book. Cloth, 5s.
Part III.—Pupil's Book. Cloth. 3s.

LALLEMAND, H. and TEMPÈRE, J. A New Practical French Grammar. Vol. I.—Accidence. Cloth, 3s.

LE CHEVALIER, the Westbourne Grove French Course. Cloth, 1s. 6d.

MEISSNER'S Philology of the French Language. Third and enlarged edition. Cloth, 3s. 6d.

PERINI'S Questions and Exercises on the Grammar and Idioms of the French Language. Cloth, 2s.

——— Queries concerning the Philology of the French Language. Cloth, 1s. 6d.

——— the Leading Questions on the Grammar of the French Language. With answers. 1s. 6d.

ROULIER, A. A Synopsis of French Grammar. Cloth. 6d

II.—French Composition.

D'AUQUIER'S Children's Own Book of French Composition. Cloth, 1s. 6d.

BLOUET, L. P. Class Book of French Composition. Cloth, 2s. 6d.

——— Key to Ditto. 2s. 6d. (For Professors only.)

CHARLIN. An Introduction to French Authors. French, with English Translation opposite. Boards, 1s.

FEDERER'S Materials for French Translation. Cloth, 1s.6d.

——— Key to ditto. Cloth, 2s. 6d.

KASTNER, V., Elements of French Composition. Cloth, 2s.

MARIETTE'S Half-hours ot French Translation. Cloth, 4s. 6d. Key to ditto. Cloth, 6s.

PERINI'S Extracts in English Prose. Cloth, 2s.

——— 60 Exercises on Useful English Words, Idiomatic Phrases and Proverbs for Translation into other Languages. 6d.

ROULIER'S First Book of French Composition. Cloth, 1s. 6d.

——— Key to the First Book. (For Teachers only.) 2s. 6d.

——— Second Book of French Composition. Cloth, 3s.

——— Key to the Second Book. (For Teachers only.) 3s.

III.—French Dictation.

DICTÉES DU Ier AGE Cartonné, 1s. 3d.

DEFODON, Cours de Dictées. Cartonné, 2s.

IV.—French Correspondence.

RAGON, A. Commercial, Part I. General Forms, Circulars, Offers of Service, Letters of Introduction, and Letters of Credit, Cloth, 2s.—Part II., 2s. Complete in 1 Vol. 3s. 6d.

DE CANDOLE. General Correspondence. Cloth, 2s.

V.—French Poetry.

FRENCH NURSERY RHYMES, Poems, Rounds, and Riddles. Cloth, 1s.

LA LYRE ENFANTINE, Recueil de Poésies Morales, graduées et choisies. Cloth, 1s. 3d.

BARBIER, P. Class Book of French Poetry. Cloth, 1s. 3d.

PRESSARD, A. Exercices de Récitation et de Lecture. Boards, 1s. 3d.

WITT. Poésies pour les jeunes filles. 2s. Cloth, 2s. 6d.

CHAPSAL. Modèles. Morceaux en Vers. Boards, 2s. 6d.

CREPET. Les Poëtes français. 4 vols. 8vo. £1 10s.

VI.—French Verb Copy Books.

PERINI. 25 Exercises. 6d. The Key (for Teachers only), 1s.

MOIRA, Pinot De. Verb Copy Book. 8d.

ROULIER. Parsing and Derivation Papers. 1s.

CHEVALIER. Complete Mnemonical French Verb Book. 1s.

VII.—French Verb Tables.

CONRAD'S French Verb Table. In Carton, 6d. Folded and mounted on cloth, 1s.

COURTIAL. A Sliding Synopsis. Bringing all the French Verbs into one Conjugation. 6d. Stiff covers, 9d. Cloth covers, 1s. 3d.

VIII.—The Verb.

WENDLING, Le Verbe. A complete Treatise on French Conjugation. Cloth, 1s. 6d.

BLOUET, L. P., Le Verbe "Faire." A complete Glossary of the Idioms in which this verb occurs. Cloth, 2s.

CASTARÈDE, J. No More Trouble to Learn the French Verbs. Paper, 1s. 6d. Cloth, 2s.

FEDERER, C. A. A Practical Handbook of French Conjugations. Cloth, 2s.

IX.—Dialogues and Comparative Idioms.

BUÉ'S Comparative Idioms. English Part. Cloth, 2s.

———————— French Part. Cloth, 2s.

———————— German Part. Cloth, 2s.

——— First Steps in French Idioms, with Exercises (an introduction to the above). Cloth, 1s. 6d.

——— Key to the same, and to the First and Second Books. Cloth, 2s. 6d. (For Teachers only.)

CHARLIN'S Introduction to French Conversation. Cloth, 2s.

CHEVALIER, J. O., French Conversation made easy. A Game for all. Price 1s.

DELBOS, LEON, French Vade Mecum. Cloth, 1s.

D'OURSY, A. A Primer of French Conversations. Primer and Idioms. Cloth, 1s.

RICHARD and QUÉTIN'S (by Brette & Masson). Cloth, 1s. 6d.

———————————————— WORD BOOK. Cloth, 6d.

TONDU'S New Memory-aiding French Vocabulary. Cloth. 1s. 6d.

THE ETON FRENCH AND ENGLISH DIALOGUES. Cloth, 3s. 6d.

X.—Technical Vocabularies.

WERSHOVEN, Dr. F. J., English and French. Cloth, 3s.
———— English and German. Cloth, 3s. 6d.
———— French and German. Cloth, 3s.

XI.—French Literature.

BARRÈRE, P. Les Écrivains français. Cloth, 6s. 6d.
DEMOGEOT, Littérature française. 4s.
GÉRUZEZ, Littérature française. 2 vols. 7s.
LA HARPE, Études sur Corneille et Racine. Edited by Jules Bué. Cloth, 3s.
MASSON'S Outlines of French Literature. A short Guide to French Literature from its commencement to the end of 1880. Cloth, 1s. 6d.
VAPEREAU, Esquisse d'Histoire de la littérature française. Cloth, 1s. 6d.

Graduated Elementary French Readers.

BUÉ'S New Conversational First French Reader. 228 pp. Cloth, 10d.
JANAU'S Elementary French Reader. Cloth, 8d.
———— Junior French Book, formerly the "Infants Own." Cloth, 1s. 3d.
HACHETTE'S Children's Own French Book. Cloth, 1s. 6d.
———— First French Reader. Cloth, 2s.
———— Second French Reader. Cloth, 1s. 6d.
———— Third French Reader. Cloth, 2s.
ATTWELL, Henry. Jack and the Beanstalk. A Lesson in French. Cloth, 1s. 6d.
BLOUET, Mad. L. P. Bible Stories in easy French. Cloth, 1s. 6d.
CHEVALIER. The Code French Reader. Cloth, 1s. 6d.
CONTES DE FÉES. Par MADAME LE PRINCE DE BEAUMONT. Adapted for Schools. By V. KASTNER. Cloth, 1s. 6d.
KASTNER'S Anecdotes Historiques et Littéraires. Cloth, 2s.
SOULICE, Th. Premières Connaissances. With a complete Vocabulary by A. HUET. Cloth, 1s.
THE ETON SECOND FRENCH READER. Cloth, 3s.
THE FRENCH NEWSPAPER READER. Cloth, 2s. 6d.
THE OXFORD AND CAMBRIDGE FRENCH READER. Cloth, 2s. 6d.

Advanced Readers. (Modern Authors.)

(The Editors' Names are placed in Parenthesis.)

VOL. I.—ABOUT. La fille du Chanoine, la Mère de la Marquise (BRETTE et MASSON). Cloth, 2s.
VOL. II.—LACOMBE, PAUL. Petite Histoire du Peuple Français (BUÉ, JULES). Cloth, 2s.
VOL. III.—TÖPFFER. Histoire de Charles, Histoire de Jules (BRETTE). Cloth, 1s.

VOL. IV.—WITT. Derrière les Haies (DE BUSSY). Cloth, 2s.

VOL. V.—VILLEMAIN. Lascaris (DUPUIS). Cloth, 1s. 6d.

VOL. VI.—MUSSET. Pierre et Camille, Croisilles, etc. (MASSON). Cloth, 2s.

VOL. VII.—PONSARD. Le Lion Amoureux (DE CANDOLE). Cloth 2s.

VOL. VIII.—GUIZOT. Guillaume le Conquérant (DUBOURG). Cloth, 2s.

VOL. IX.—GUIZOT. Alfred le Grand (LALLEMAND). Cloth, 2s. 6d.

VOL. X.—CHATEAUBRIAND. Aventures du dernier Abencerage (ROULIER). Cloth, 1s.

VOL. XI.—SCRIBE. Bertrand et Raton (BUÉ, JULES). Cloth, 1s. 6d.

VOL. XII.—BONNECHOSE. Lazare Hoche (BUÉ, HENRI). Cloth, 1s. 6d.

VOL. XIII.—PRESSENSÉ. Rosa (MASSON). Cloth, 2s.

VOL. XIV.—MÉRIMÉE. Colomba (BRETTE). Cloth, 2s.

VOL. XV.—MAISTRE, XAVIER DE. Un Voyage autour de ma Chambre (BUÉ, JULES). Cloth, 1s.

VOL. XVI.—D'AUBIGNE. Bayart (BUÉ, JULES). Cloth, 2s.

VOL. XVII.—SAINTINE. Picciola. Book I. (BAUME.) Cloth, 1s.

VOL. XVIII.—SAINTINE. Picciola. Books II. and III. (BAUME.) Cloth, 1s. Vols. XVII and XVIII. in one vol. complete, 1s. 6d. Vocabulary of the least Familiar Words, by an English Head-Master. 6d.

VOL. XIX.—BONNECHOSE. Bertrand Du Guesclin (BUÉ, JULES). Cloth, 2s.

VOL. XX.—LAMARTINE, A. DE. Christophe Colomb (A. C. CLAPIN). Cloth, 1s. 6d.

VOL. XXI.—STAËL, MADAME DE. Le Directoire (V. OGER). Cloth, 1s. 6d.

VOL. XXII.—DUMAS, A. La Tulipe Noire (BLOUET, L. P.). Cloth, 1s. 6d.

VOL. XXIII.—BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Paul et Virginie. (A. J DUBOURG.) Cloth, 1s. 6d.

VOL. XXIV.—VIGNY, ALFRED DE. Cinq-Mars. (VICTOR OGER. Cloth, 2s. 6d. With the Notes, 3s. 6d. The Notes separately, 1s. 6d.

VOL. XXV.—SOUVESTRE. Au Coin du Feu (H. LALLEMAND). Cloth, 1s. 6d.

VOL. XXVI.—ENAULT, L. Le Chien Du Capitaine. (HENRI BUÉ.) Cloth, 1s. 6d.

VOL. XXVII.—WITT, MME. DE, née Guizot. De Glaçons en Glaçons. A Story of Napoleon's Invasion of Russia. (L. DELBOS.) Cloth, 1s. 6d.

VOL. XXVIII.—ZELLER, B. Richelieu. Illustrated. (HENRI TESTARD.) Cloth, 2s.

VOL. XXIX.—ZELLER, B. Henri IV. et Marie de Médicis. Illustrated. (STEPHANE BARLET.) Cloth, 2s.

VOL. XXX.—ZELLER, JULES. François I. Illustrated. (GEORGE PETILLEAU.) Cloth, 2s.

CHOICE READINGS

FROM FRENCH HISTORY.

Edited, with Notes, Indices, Glossary, &c.

By GUSTAVE MASSON.

Complete in 3 vols. small 8vo, cloth. Price 2s. 6d. each.

THIS Third Volume completes the Series of "Choice Readings from French History," and brings the student down to the battle of Waterloo and the Fall of the First Empire. I have endeavoured here, as well as in the previous instalments of my work, to avoid uniformity, and to substitute less known pieces instead of the hackneyed extracts which fill the pages of most *Recueils Choisis*. The numerous descriptions of battles, and the quotations from Barras, Rœderer, Baron Bignon, and Lacretelle, will, I trust, be found useful by candidates for the Army and the Diplomatic Service Examinations.

The space reserved in the first two volumes for the glossary being available on this occasion, I have given more development to the notes and indices; they contain all the elucidation required towards a complete understanding of the events and characters described or referred to in the text.

GUSTAVE MASSON.

Part I.—FROM RONCEVAUX TO MONTLHÉRY (778--1465).

1 vol. small 8vo, with a Map. Cloth, 2s. 6d.

Part II.—FROM PAVIA TO THE DEATH OF HENRY IV. (1525—1610).

1 vol. small 8vo, 224 pages, cloth, 2s. 6d.

Part III.—FROM THE ACCESSION OF LOUIS XIII. TO THE BATTLE OF WATERLOO.

1 vol. small 8vo, 256 pages, with 2 maps. Cloth, 2s. 6d.

"The selections are made very judiciously, and for the most part from the best extant."—*Saturday Review.*

"We have seldom seen a book of which, in its class, we approve so highly."—*Literary Churchman.*

"The notes are full, and the glossary is a treasure of old French. The map shows the state of the country at the accession of the Valois. Altogether the book is one of the best we ever saw of the kind."—*Graphic.*

"Illustrates mediæval literature in a very interesting way."—*Daily Chronicle.*

"We trust that the volume may encourage all who can read French to turn to this interesting guide, and be by it led back to the rich stores of ancient literature on which the less valuable light literature of modern France has unfortunately fallen so thickly as to have almost obscured it from our sight."—*Public Opinion.*

Short Stories
FROM
Modern French Writers.

SELECTED AS SUBJECTS OF FRENCH CONVERSATION.

Edited, with Questions on Grammar, History, Geography, and General Notes, by a group of Professors (Members de la Société Nationale des Professeurs de Français en Angleterre), under the direction of

JULES BUE,

Honorary M.A. of Oxford, Taylorian French Teacher.

---

1 vol. small 8vo. Cloth, 2s. 6d.

The object which the editors of this book had in view was to furnish masters and pupils with the means of solving a question which had been urged so many times before—whether it would not be possible to make the pupils enter into conversation in French with their masters in class. Many competent judges have answered in the affirmative, and many professors who have followed the plan traced in this book have been entirely successful.

The accompanying questions on the subject of the pieces chosen to be read and translated in class, are made in order to furnish the students with a means of showing that they thoroughly understood what they read, took an interest in it, and would leave nothing unknown of any part that was worth knowing. They are offered as examples for innumerable other questions which can be asked and answered with perfect ease by masters and pupils, after very little practice.

The French Newspaper Reading Book,

CONTAINING

Extracts from Twenty Newspapers; Questions on Grammar and Philology based on the Text; Classified Questions on Grammar, &c., compiled from Papers set at more than 200 Public Examinations; and a Chapter on the Etymology of the Pronoun and Particles.

Compiled and Edited by

W. T. JEFFCOTT, (Univ. Lond.)

Vice-Principal of the High School, Margate.

AND

GEO. J. TOSSELL, (Univ. Lond.)

Modern Language Master in the High School, Margate.

"This work satisfies a great need, and seems destined to be a valuable adjunct to the practical teaching of the French Language."—*Public Opinion.*

"We have on several occasions pointed out the advantages to be derived by young pupils from the study of newspaper accounts of current events, and are pleased to see the idea well carried out in this French book. The extracts, which have been selected from 20 newspapers, take a wide range, and furnish the basis for an excellent series of questions. Throughout, the book is made as instructive as possible, and it will prove of great service to all who are studying the language."—*Daily Chronicle.*

The Philology of the French Language,

THIRD AND ENTIRELY REVISED EDITION.

By Dr. A. L. MEISSNER,

Librarian and Professor of Modern Languages,
Queen's College, Belfast;
Examiner in the University of Ireland.

1 vol., 8vo. cloth. Price 3s. 6d.

A new edition of the Philology of the French Language having been called for, the Author has taken the opportunity of thoroughly revising and remodelling the work in accordance with the present advanced state of the science of comparative grammar. Several important additions have been made, especially respecting the Keltic and Italian elements in the French language, and in the chapter on Phonology. In his revision the author has been greatly assisted by the careful and appreciative review of a former edition by Prof. Gaston Paris, whose suggestions have received all the attention due to the highest living authority on the subject. The hints given by M. Henri Gaidoz, Editor of the *Revue Celtique*, have been utilised, and the *lacunæ*, pointed out by Prof. Bernhard Schmitz in his *Cyclopædia of Modern Philology*, have been filled up, so as to make the book the most complete manual of French Philology as yet published.

